

CAHIERS DE L'

IRPP

n° 8 Janv. 1991

LE SYSTEME  
DE NOS CROYANCES

Pierre-Luigi Dubied

Institut romand de pastorale, BFSH 2, CH-1015 Lausanne



## **Préface**

Les deux textes qui suivent n'ont qu'une prétention: apporter un peu de lumière sur le rôle et le fonctionnement de nos convictions.

Le premier soutient l'idée que nos convictions sont organisées en systèmes et que leur pratique quotidienne consiste le plus souvent en un arrangement avec la rigueur logique qu'implique leur interdépendance dans l'abstrait. On aboutira à montrer que la foi chrétienne, dans l'interprétation que j'en donne, joue de ce point de vue un rôle très particulier.

Le second mettra en évidence la spécificité de la foi chrétienne sous un angle un peu différent: on y lira que la foi ne se réduit pas aux convictions, même les plus justes, ce qui devrait permettre au chrétien une certaine liberté à l'égard de ses propres croyances.

**P.-L. DUBIED**

## Première partie LOGIQUE ET PRATIQUE DES CROYANCES

*«Peu importe à l'homme comment il vit s'il sait pourquoi il vit».  
(Nietzsche)*

*«Le mystère et la raison d'être de l'existence humaine ne sont pas, en effet, dans la volonté de vivre mais dans le besoin de savoir pourquoi on vit. Sans certitude sur le sens de sa vie, l'homme ne consentirait pas à être au monde et préférerait se détruire, eût-il du pain à profusion.» (Dostoïevski)*

Ces deux affirmations d'écrivains réputés pour leur connaissance de l'âme humaine ont trouvé confirmation dans l'expérience de différents psychiatres dont certains ont eu à subir un internement en camp de concentration: dans ces conditions il s'est démontré que ceux qui avaient pu conserver la certitude d'un sens à leur vie au delà des limites de l'univers carcéral résistaient mieux à l'oppression et, en général, survivaient plus longuement. Et on peut, semble-t-il, transférer cette constatation sur la vie et les individus en civilisation de masse: on supporte mieux la vie moderne - particulièrement urbaine - si l'on est mû par une raison qui dépasse ce qui est immédiatement donné.

C'est dire l'importance de nos convictions. Pour les préserver on est prêt à de grands sacrifices mais aussi à de grands aveuglements. Les cas où un être nie l'évidence à seule fin de maintenir ses convictions ne sont pas rares.

Les certitudes religieuses, même si elles paraissent souvent particulièrement aptes au durcissement, ne sont pas les seules, loin de là à succomber à ces mécanismes de défense. Les opinions politiques, par exemple, ont pu aussi entraîner des hommes dans des illusions ruineuses. Certaines assurances qu'on voulait rattacher à «la science» n'ont pas montré moins de tendances à l'égarment, etc. Si bien qu'on peut se demander: est-il possible d'avoir des convictions et de rester lucide?

La condition de la lucidité serait le pouvoir de prendre distance par rapport à ses propres convictions pour les examiner et, au besoin, les réviser, donc la force de les considérer comme n'étant pas le bien le plus précieux et éternel. Mais cela est-il seulement possible et envisageable? La foi religieuse ne se réduit peut-être pas à un ensemble de croyances fixes, du moins dans la perspective chrétienne.

## INTRODUCTION

Les convictions sont à ce point intimes qu'il paraît malséant de vouloir s'en mêler. Ne sont-elles pas d'ordre strictement privé? Chacun croit et pense ce qu'il veut. Dans ce domaine, au moins, la liberté règne.

Pareille opinion, fort courante, doit être modérée. D'abord, il faut constater que si je suis bien libre de penser ce que je veux, cette liberté trouve cependant une première limite dans le fait que le comportement qui pourrait en découler n'est pas sans conséquences pour les autres. Mon comportement ne peut pas entrer en perturbation ou en conflit continu avec la vie sociale: ici aussi ma liberté trouve sa limite dans celle d'autrui. Ainsi, je peux bien entretenir dans mon for intérieur l'idée que ce monde et l'humanité ne sont que néant, je ne peux pas impunément adopter une attitude qui la manifesterait, par exemple, dans un terrorisme aveugle.

Nous n'allons pas nous plaindre de cette limitation à notre liberté de croire et de penser: nous l'enregistrons. Chacun, certes, est libre de croire et penser ce qu'il veut, mais on ne peut pas lui garantir le droit et la possibilité d'exprimer toujours et n'importe comment sa croyance et sa pensée.

Il apparaît ensuite nécessaire que mes convictions et mes pensées les plus intimes ne soient pas constamment démenties par mon expérience et par les faits. Je dois pouvoir vivre dans un accord relatif entre ce qui m'anime au plus profond et le réel que je rencontre. Accord relatif parce que nous savons bien que notre pensée est en mouvement par le fait même de cette rencontre: une expérience ou le choc des faits peuvent m'inviter à revoir mes convictions; celles-ci, à l'inverse, peuvent me guider dans une appréhension renouvelée du réel. Ce qui importe ici, c'est ce mouvement continu et réciproque; c'est lui qui permet la dynamique de la vie spirituelle. Les croyances et les convictions s'entretiennent dans ce trajet constant: pour qu'un tel travail soit possible, il faut qu'elles accrochent d'une manière ou d'une autre au réel et qu'elles structurent ainsi la vie. Des convictions débrayées du réel conduisent la personnalité à des perturbations graves.

Troisièmement, la liberté de croyance et de pensée n'est jamais arbitraire dans le sens où elle s'effectue toujours dans un contexte culturel et spirituel donné: je choisis mes convictions parmi les offres qui me sont proposées, ou je me bâtis une nouvelle opinion par rapport à celles qui m'ont été transmises. Le champ de ma liberté est déjà marqué, balisé. Il ne dépend pas de moi de le créer entièrement neuf; il est déjà là, déjà jalonné. Je dois apprendre à m'y guider et à choisir entre différentes possibilités. Je n'invente pas l'entier de ma liberté de penser: l'essentiel, en ce domaine, me précède. Ma liberté réside dans ce pouvoir que j'ai d'examiner les différentes possibilités, et de m'y situer et de m'y déplacer au fur et à mesure des paroles que j'entends ou que je lis, et des expériences que je fais.

Enfin, ces convictions intimes sont multiples: encore faut-il qu'elles soient compatibles entre elles, qu'elles ne se contredisent pas l'une l'autre et que, dans le cours du temps, elles manifestent une certaine continuité. Si donc mon système de convictions m'est bien personnel, cela ne veut pas dire aussitôt qu'il est l'affaire de mon caprice du moment. Je ne peux pas prôner une vision tragique du monde et de l'existence humaine et exhorter en même temps chacun à ne pas s'en faire, penser «blanc» à un moment et «noir» à l'instant suivant sans plus d'explications. Je ne peux pas être «pour» et «contre» en même temps. Si je change d'avis, il me faut des motifs et des arguments. Et cela pour une raison bien simple: nos convictions et nos croyances sont en rapport direct avec notre personnalité et entrent pour une bonne part dans la définition que nous nous donnons de nous-mêmes.

### **Un principe de cohérence**

Nous ne pouvons pas vivre sans une certaine cohésion qui nous assure la stabilité minimale de notre être; elle dépend aussi, sinon essentiellement, du système de nos convictions. Mais elle ne peut être que relative: il est fort probable que notre système de convictions demeure toujours plus ou moins fragile en un point ou en un autre, du fait de la rencontre du réel dans le cours du temps. Bien sûr, il nous arrive de rêver, lorsque nous peinons par trop à mettre constamment à jour nos croyances, d'un système parfait et inattaquable qui ferait de nous des gens paisiblement arrêtés sur des certitudes absolues. L'homme qu'on dit volontiers "entier" nous fascine: son aplomb nous impressionne, et nous nous mettons à envier son apparente sûreté qui doit bien lui simplifier la vie. Mais, par ailleurs, un tel homme peut nous faire peur car il lui arrive de laisser apparaître des traits du pire fanatisme; ou bien il peut nous irriter à l'excès tant il nous paraît borné et loin de la vie réelle.

La cohérence parfaite à l'intérieur du système des convictions, et entre ce système et la personne qui le porte, doit signifier quelque chose qui ressemble à la mort par arrêt du temps. Car pour en arriver à cette totale adéquation entre nous et nos convictions, parfaitement ordonnées et articulées les unes aux autres, il faudrait que nous ayons pu bloquer pour toujours ce qui pourrait mettre en péril une telle construction. Or, le premier obstacle à cet égard est certainement le temps, puisqu'il est la condition de possibilité du changement; le second est le réel qui, par l'expérience, pourrait nous apporter un démenti et ainsi nous obliger à tout reprendre dans la confusion.

Nous ne pouvons décemment pas rêver d'une pareille cohésion absolue; cependant, nous ne pouvons pas renoncer à une certaine forme de cohérence. Nous appellerons **principe de cohérence** cette obligation qui nous est faite de travailler à l'accord de nos convictions entre elles, à leur mise en rapport avec l'univers culturel et spirituel qui nous entoure, à leur confron-

tation avec le réel et à leur compatibilité avec la vie sociale. A tous points de vue, nous avons besoin de nous reconnaître un minimum de consistance.

### Un système de croyances

Nous nous proposons maintenant de suivre les conséquences de ce principe de cohérence qui signifie assez simplement que, même dans le domaine de la liberté de croire et de penser, nous sommes soumis à quelques règles, à une certaine rigueur.

Pour faire apparaître cette rigueur, nous commencerons par le dernier des points que nous avons notés ci-dessus: la liberté n'est pas le caprice des opinions; nos convictions constituent ensemble un système qui ne peut pas être contradictoire en permanence et délibérément. Nous faisons ici référence à la notion de système telle qu'elle est généralement employée aujourd'hui. A travers elle nous voulons dire d'abord que nos croyances sont plus que la simple somme de leurs éléments mais qu'elles constituent un réseau qui les rend solidaires; ensuite que l'influence qu'elles exercent les unes sur les autres vise à maintenir leur état acquis (tendance à l'immunisation) ou à retrouver un équilibre satisfaisant après perturbation; enfin qu'elles sont en contact et échange permanent avec l'expérience et avec d'autres systèmes semblables par le dialogue, qui peuvent les amener à des modifications et, éventuellement, à un bouleversement. Il y a donc une logique interne qui gouverne nos pensées les plus intimes: lorsqu'elle est transgressée de manière continue, notre identité devient elle-même contradictoire et nous ne savons plus qui nous sommes au vrai, et où nous en sommes. Pas besoin d'insister sur le fait qu'un tel état n'est pas recommandable et qu'on ne peut pas y vivre longtemps sans risquer le déséquilibre grave de la personnalité.

Ce premier pas nous conduira à considérer des figures assez abstraites, celles de la logique interne de nos croyances. Mais nous verrons que la jonction avec le vécu est, à partir d'elles, assez évidente et facile: et dans cette jonction apparaîtra le travail spirituel dont nous avons parlé.

## I.- FIGURES LOGIQUES

Pour représenter le système des croyances dans lequel nous sommes, il nous faut adopter un point de vue qui nous facilite sa mise en perspective. Ce point de vue, nous le trouverons dans l'idée de croyance et dans la définition du mot **croire** en son double sens: «croire»; c'est d'une part «tenir pour existant et vrai» et de l'autre «se fier à, avoir confiance en...». Etant donné notre contexte culturel et spirituel imprégné par l'héritage judéo-chrétien, nous allons prendre dans notre perspective à la fois **Dieu** et **l'homme**. Notre problème s'énonce dès lors ainsi: entre Dieu et l'homme, quelles sont les possibilités de croire, quelles sont les croyances? Nous postulons ainsi que les autres éléments de conviction (relatifs au monde, à la vie, aux autres, etc.) se subordonnent à ces deux dans un système. Ce postulat se légitime par l'intérêt religieux qui détermine notre angle de vue. Il manifesterà sa validité par ce qu'il sera en mesure de nous faire découvrir. En bonne logique, il y a quatre possibilités de croire, que nous faisons apparaître dans un tableau à double entrée:

<b>CROIRE</b>	<b>H</b> (= en l'homme)	<b>n-H</b> (= pas en l'homme)
<b>D</b> (= en Dieu)	<b>D H</b> en Dieu et en l'homme	<b>D n-H</b> en Dieu, pas en l'homme
<b>n-D</b> (= pas en Dieu)	<b>n-D H</b> pas en Dieu, en l'homme	<b>n-D n-H</b> ni en Dieu ni en l'homme

On émet souvent l'opinion que les possibilités de croire sont innombrables, voire infinies, mais qu'elles reviennent au fond toutes au même. Notre tableau va à l'encontre de cette opinion: il n'y a logiquement, abstraitement et de notre point de vue que quatre possibilités de croire: on peut croire **en Dieu et en l'homme (D H)**, **en Dieu mais pas en l'homme (D n-H)**, **pas en Dieu mais en l'homme (n-D H)**, **ni en Dieu ni en l'homme (n-D n-H)**. Et le simple énoncé de ces possibilités nous montre qu'en tous les cas elles ne sauraient au fond revenir au même. Bien pire,

elles s'excluent mutuellement. Sombre tableau pour la sagesse populaire et l'esprit de conciliation! Bien heureusement, nous n'en sommes qu'à un niveau abstrait et logique. Pourtant, à ce niveau déjà, nous pouvons faire quelques remarques qui rejoignent notre réalité.

Un premier coup d'oeil intuitif révèle que notre époque manifeste une nette prédilection pour ce qui est représenté dans la colonne de droite de notre tableau: il se pourrait bien que la majorité de nos contemporains n'aient guère confiance en l'homme, ou ne lui accordent que peu de prix, de respect et de dignité. On ne croit pas en l'homme. Mais on est divisé quant à Dieu: une majorité l'a rejeté, mais une minorité s'est attachée à lui contre l'homme.

Il faut remarquer aussi que la case du bas de cette même colonne est la plus défavorable au mot «croire» (n-D n-H), de sorte que si l'on pouvait affirmer qu'il y a en l'homme un besoin de croire, ce besoin se trouverait en péril d'insatisfaction maximale ici précisément.

On nous dira que le refus de croire en Dieu et en l'homme n'exclut pas qu'on puisse croire en autre chose qui n'apparaît pas dans le tableau. Evidemment! Mais il n'est pas dit, pour autant, que les autres possibilités soient innombrables et qu'elles puissent satisfaire au principe de cohérence mieux ou autant que celles que nous avons fait apparaître. On peut certes faire confiance à la science ou bien croire que l'amour n'est pas un vain mot. Mais de telles convictions impliquent toujours un lien, explicite ou implicite, à une foi en l'homme. On ne peut pas s'attacher à la science ou à une personne précise dans le mépris des hommes ou du reste des hommes, sans que des problèmes de logique viennent compliquer les choses. La science est faite par des hommes: peut-on croire à la science sans croire, d'une certaine manière, en l'homme? L'amour pour un être précis ne s'accompagne d'un rejet de tous les autres ou d'une méfiance systématique à leur égard que par une pirouette savante mais difficilement défendable logiquement: cet être précis n'est-il pas aussi et avant tout un être humain capable également, en principe, de ce dont tous les autres sont capables? A ces deux exemples, nous entrevoyons que, dans son apparente simplification, notre tableau fait bien apparaître le problème de la logique de nos croyances et convictions intimes. Nous ne sommes pas tellement éloignés de la réalité et du vécu. Il faut pourtant nous en approcher encore pour considérer de plus près l'éventail des possibilités. Nous allons donc expliciter une à une les cases de notre tableau et habiller notre squelette des oripeaux contemporains.

A quoi correspondent dans notre réalité, dans le concret, ces possibilités offertes par le système des croyances? Que devient pratiquement leur logique? Du fait que la dernière case du tableau est vraisemblablement la plus occupée aujourd'hui par nos mentalités actuelles, nous commencerons par elle.

## 1. NE PAS CROIRE EN DIEU ET NE PAS CROIRE EN L'HOMME (N-D N-H)

Est-il vrai que cette formule obtient aujourd'hui la majorité? A première vue, on pourrait en douter. Car, prise à la lettre, elle ne paraît pouvoir réunir que ceux qui se déclarent **nihilistes**. Or le pur nihilisme est fort peu répandu. On ne peut même pas certifier, par exemple, que tous les terroristes ou la majorité d'entre eux s'en inspirent. Le terrorisme lié à une cause politique ou sociale n'a pas la même motivation que celui qui vise à une simple et aveugle protestation contre tout. Nihilisme et terrorisme ne sont pas toujours équivalents.

Le nihilisme, cependant, peut être moins spectaculaire et plus intime: au détour d'une conversation avec une personne parfaitement rangée, il arrive qu'on recueille de curieuses confessions nihilistes: «Moi, au fond, je ne crois en rien, et je m'en trouve fort bien. Mais je ne vous interdis pas de croire en quelque chose: à chacun sa vérité!» Si notre interlocuteur a bien évité le piège du nihilisme en refusant de faire de sa négation une vérité universelle (s'il ne croit vraiment en rien, quel besoin aurait-il de se faire missionnaire de sa conviction comme s'il y croyait!), il n'a peut-être pas pour autant réglé tous les problèmes que lui pose la logique interne du système des croyances: par exemple, lui est-il donc égal de vivre ou de ne pas vivre? Bien souvent, cette manière de nihilisme est le fait de gens qui aiment à se donner des allures d'intellectuels raffinés: ils croient avoir inventé une position originale, mais ils n'ont peut-être pas les moyens et en tous les cas pas l'humilité de se mettre à distance de leur position et de la critiquer avec rigueur et logique.

Le nihilisme de salon, cependant, n'est pas envahissant. Mais ce qui l'est, en revanche, c'est son frère qui se cache sous le masque de l'indifférence.

### L'indifférence

Le mot «indifférence» dirige spontanément notre pensée vers Dieu: un indifférent se définit par son absence de souci quant à la question de Dieu; elle ne le préoccupe pas, elle lui paraît inessentielle, dépassée et déplacée. Une telle attitude n'est pas à confondre avec le rejet résolu et raisonné de Dieu. L'indifférent n'a pas révoqué Dieu pour pouvoir mieux se préoccuper de l'homme: non, il a décidé de ne pas se poser de questions inutiles et sans réponses, il ne veut pas perdre son temps; il a assez à faire avec le réel quotidien. On peut bien penser alors que les grandes questions liées à la dignité fondamentale de l'homme, au sens de la vie, à l'énigme de sa destinée et à la Vérité ultime de toutes choses ne sont guère en mesure de le mobiliser plus que celle de Dieu. Il leur est aussi indifférent, pour les mêmes raisons. Leur simple énoncé le fait rire ou l'agace. Le véritable visage de

l'indifférence se cache là, sous cette double insensibilité à la question de Dieu et à la question de l'homme.

Bien des braves gens de chez nous ont écarté pour toujours ce qu'ils considèrent comme la sornette religieuse: Dieu, personne ne l'a jamais vu, la Science nous a démontré qu'il n'existe pas; ce n'est qu'un produit primitif de la peur des hommes et de la volonté de domination des Églises. Aujourd'hui, il convient d'être réaliste. Mais si cette chimère peut encore faire plaisir à certains et consoler les vieillards et les isolés, grand bien leur fasse! Il est vrai que les hommes sont incorrigibles et qu'il ne sert à rien de se fatiguer pour eux. Ainsi donc, si on élimine Dieu, ce n'est pas afin de respecter plus et mieux l'homme. Comment cela serait-il possible d'ailleurs? «Plus je connais les hommes, mieux j'aime mon chien!» Si une fois, dans le temps, on a pu rêver de la grandeur et de la dignité de l'homme, aujourd'hui, c'est fini! Notre siècle est celui des horreurs aussi, surtout. Il faut être réaliste! La question du sens de la vie est impertinente: pourquoi faudrait-il qu'elle en ait un? Il n'y a pas tant de questions à se poser: on est là, simplement, et c'est tout. La vie est une combinaison de hasard et de nécessité: il n'y a pas d'autre réponse à l'interrogation «pourquoi?». Il s'agit, dès lors, de faire son devoir dans les limites du possible: personne n'est responsable de ce qui se passe ailleurs que chez lui. Les misères du monde ne font que confirmer qu'il ne faut pas trop attendre de l'homme qui est, fondamentalement, méchant ou bien qu'il faut considérer d'un regard exclusivement zoologique comme un prédateur parmi d'autres, un peu plus intelligent mais, par là-même, susceptible de se créer des illusions.

Il convient donc de ne croire que ce qu'on peut voir. Et, sans malice dans la plupart des cas, on ne considère que ce qu'on veut bien voir et ce qu'on ne peut pas ne pas voir. Plus rien d'étonnant ne peut apparaître et il serait très surprenant pour ne pas dire abusif qu'une telle manière «réaliste» d'aborder les choses ne soit pas l'objectivité même. On regarde la télévision et le spectacle du monde ne fait que confirmer tout ce qu'on pense. Et lorsqu'il est question de l'homme, du sens de la vie, etc., on sait bien qu'on a quitté la réalité pour la fiction. On aime bien la fiction mais on s'en est protégé par avance: tout ça, au fond, «c'est des histoires», n'est-ce pas? On aime bien les histoires pour la détente et le divertissement: ça passe le temps! Et puis, parfois, ces histoires provoquent tout de même des émotions ou d'étranges sentiments: peu importe, après une nuit de sommeil, en général, tout cela s'efface et la réalité reprend ses droits.

### **La croyance inavouée de l'athéisme pratique**

L'indifférence ou athéisme pratique que partagent beaucoup de nos contemporains est une position cuirassée assez difficile à ébranler: elle se nourrit d'arguments simples et de certitudes qu'elle croit étayées par la

science. L'athéisme pratique veut prendre les choses pour ce qu'elles sont, ni plus ni moins. Et pourtant, on est en droit de soupçonner derrière ce postulat une sorte de croyance non avouée qui se diffuse dans toute la société. Dans l'ambiance de l'athéisme pratique, on pense et fait comme si on était conduit par des forces qui ne nous laissent pratiquement aucune liberté. Cette croyance vient de loin: du temps où la science s'émancipait de la tradition chrétienne et découvrait dans la nature des règles et des harmonies merveilleuses. Pareille découverte s'est imperceptiblement muée en une sorte de foi qui a pris pour objet l'ensemble de ces règles et de ces harmonies: la Nécessité ou le Déterminisme. Ainsi, d'un ensemble de constatations dans certains secteurs de la réalité, on a fait le prétexte d'une nouvelle croyance: «(...) *tout dans la Nature procède selon une nécessité éternelle et une souveraine perfection*» (Spinoza). Et ce qu'on avait fait pour la nature, on le fit bientôt pour l'histoire: dans les régularités de certains événements, on allait découvrir les lois implacables qui nous gouvernent. Tout ce courant de la pensée humaine va se raffinant jusqu'à notre siècle pour aboutir à la représentation des forces biologiques, psychiques, historiques, sociales, économiques, etc., qui nous encadrent, nous meuvent et nous font jouer notre petit rôle. Evidemment que, dans une telle représentation, l'homme apparaît dérisoire, surtout quand il prétend se poser des questions à son propre sujet et quand il parle de liberté. Cette représentation a marqué nos mentalités et est devenue l'objet d'une foi, d'une croyance tenace qui se manifeste dans la résignation très générale qui nous envahit: il n'y a rien à faire contre le cours des choses, sinon peut-être cultiver son jardin en pleine lucidité désabusée. Au début de ce siècle, un philosophe entrevoyait déjà avec exactitude la mentalité qui nous tient en esclavage et qui ne cesse de renforcer ses emprises: «(...) *ce qu'on affirme c'est que l'homme est lié à un devenir inéluctable contre lequel toute résistance de sa part est illusoire. (...) L'idole hybride de notre temps ne tolère pas la croyance à la rédemption. Se représenter une liberté passe pour folie. On n'a plus le choix qu'entre l'esclavage volontaire et un esclavage aux inutiles rébellions*» (Buber).

Le secret de l'indifférence de l'athéisme pratique à la question de l'homme est là: dans cette croyance - inavouée en tant que telle - contenue, cachée, indéracinable, que la plupart des événements vient consolider. Cette croyance nous isole, nous repousse sans cesse dans les marges de notre vie privée où nous entretenons encore certains petits espaces d'une liberté si maigrichonne en fait qu'elle pourrait bien en perdre son nom: chacun pense et croit certes ce qu'il veut, il n'empêche que ça ne sert à rien, de toute façon les choses ne sont que ce qu'elles sont. Les camps de la mort, le Goulag, les guerres nous rappellent cette fatalité à laquelle nous croyons devoir sacrifier notre liberté de penser et le système de nos convictions. Comme si cette croyance à la fatalité n'était pas elle-même une conviction et un système de pensée! Bien sûr, elle a pour elle une certaine idéologie scientifique qui se

fait un plaisir de la renforcer: l'homme est un faux problème puisqu'autant dans son esprit que dans son corps il n'est que la résultante d'un ensemble de lois. Dès lors, certaines des «grandes questions» qu'on pose à son propos ne relèvent que de préoccupations illusoire et risibles: telle, par exemple, celle du «sens» de son existence, ou celle de sa liberté.

Mais vienne une panne dans le fonctionnement de l'existence personnelle ou sociale, alors cette mentalité se déchire, l'homme se révolte contre ce qui l'accable. La mentalité de l'athéisme pratique n'est à vrai dire valide que dans le cours inexorable des choses, quand «tout va bien» pour soi: alors elle paraît invincible. Elle est solidaire du bon fonctionnement de la vie et de la société. Mais au fond, elle est fragile parce que sa cohérence est fragile: le simple fait de vouloir vivre la dément.

### **Sceptique ou croyant?**

Ne pas croire en l'homme peut donc se coaliser avec le fait de ne pas croire en Dieu: c'est cela qui définit la figure de l'athéisme pratique **sceptique**. Mais il nous faut aussitôt compléter ce portrait par celui de sa jumelle, l'athéisme pratique **croyant** dont le poids explique le taux extraordinairement élevé de réponses positives à la question de l'existence de Dieu dans les sondages d'opinion. Il est possible, en effet, de jouer sur les deux sens du mot croire et admettre l'existence de Dieu comme un simple fait, de concevoir Dieu comme une chose qui ne change au fond rien au monde et à la vie et de l'identifier à cet ensemble des forces qui nous agissent. On croit alors qu'il y a un Dieu qui englobe tout: sans lui comment expliquerait-on l'existence de nos montagnes? ou bien comment justifierait-on l'existence d'un ordre dans le monde, d'une justice, d'une rétribution? ou encore: quel autre nom donner à l'esprit de ces lois qui nous gouvernent? On ne voit pas pour autant la nécessité de se fier à ce Dieu dans l'existence quotidienne. Dans ce cas, la croyance religieuse sert de simplification à la vie, permet d'éviter de se poser trop de questions. Elle se réduit au fond à une indifférence à opinion religieuse qui, par ailleurs partage le système des croyances de la majorité: ce Dieu-là n'est en tous les cas pas une raison de croire en l'homme! Dieu ne remet jamais en cause la lecture du monde et de la vie qu'on fait habituellement. Il n'en est qu'un commode petit élément de plus.

Dans ses deux versions, l'athéisme pratique constitue la mentalité dominante de notre temps. On peut y voir le fruit d'une intense déception engendrée par les catastrophes qui ont marqué notre siècle: guerres mondiales, totalitarismes, barbaries, crises ont définitivement entamé la foi dans le progrès moral de l'homme et de l'humanité; le progrès scientifique et technique, quant à lui, montre ses limites en engendrant de nouveaux problèmes parfois plus importants que ceux qu'il prétend résoudre.

## Logique de mort

Au terme de cette première étape, nous avons donc découvert les liens du nihilisme et de l'athéisme pratique ou indifférence. Cette dernière figure, dans ses deux profils, correspond-elle à quelque chose que nous rencontrons dans la réalité, est-elle proche du vécu? Par de multiples allusions, nous avons prétendu en retrouver la trace dans la mentalité contemporaine. Cependant, nous avons déjà pu repérer quelques entorses à la parfaite logique des croyances: par exemple, vivre en ne croyant en rien n'est pas chose si aisée. Si bien que nous pouvons supposer que cette première figure demeure, dans sa logique rigoureuse, une abstraction: dans la réalité, l'athéisme pratique pur comme le nihilisme absolu n'existent pas ou que par exception; quand ils sont pris en charge, ils sont aussitôt altérés par quelque élément étranger à leur logique. Cet état de choses trouve une explication simple dans le fait que la logique de cette figure est une logique de mort, autant dans le nihilisme que dans l'athéisme pratique: pris à la lettre, l'un et l'autre conduisent l'homme à sa propre négation, donc à sa mort. Et l'homme a heureusement encore beaucoup de peine à mourir pour ses idées ou à ses idées.

## 2. CROIRE EN DIEU ET NE PAS CROIRE EN L'HOMME (D N-H)

En durcissant les termes, on pourrait dire: croire en Dieu contre l'homme. A quoi cela peut-il correspondre? On se prend immédiatement à penser à certains suicides collectifs où des bandes de pauvres illuminés se sont donné la mort par conviction religieuse. On peut aussitôt élargir à tous les phénomènes où, au nom de Dieu, l'homme est amené à s'anéantir de telle façon qu'il perd l'essentiel de son humanité. Certaines communautés religieuses qui font aujourd'hui recette, particulièrement auprès des jeunes, en témoignent assez pour qu'on n'y insiste pas. Il y a donc bien une logique de la croyance en Dieu qui ne va pas sans une radicale dévalorisation de l'homme. Appelons-la **foi fanatique et non-critique**: il n'est guère possible de la désigner autrement. Fanatique, elle l'est forcément parce qu'elle se prétend évidemment toujours la seule interprétation juste de la divinité, toutes les autres n'étant que des participations et des contributions aux forces du Mal. Mieux même: elle ne peut pas accepter d'être ravalée au rang d'une interprétation puisqu'elle n'est rien d'autre que la voix de la Vérité, ni plus ni moins. Elle n'a donc pas à être critique si l'on entend, par ce terme, définir l'examen rigoureux de soi-même dans la conscience de sa faillibilité. La foi fanatique est infaillible: ce qu'elle peut à la grande rigueur se reprocher c'est de n'être pas encore assez intraitable. L'histoire religieuse est pleine de ce type de foi, bien sûr. On verra dans les sectes les lieux privilégiés de sa prolifération: on n'aura pas forcément tort. Il ne faudra pas en tirer la conclusion que tous leurs adhérents la partagent et que les

autres croyants en sont, par principe, préservés. La foi fanatique représente une tentation constante du fait qu'elle apporte une apparente simplification de tous les problèmes pénibles, insolubles et douloureux qui marquent la condition humaine et la vie dans le monde. Ce monde est mauvais, l'homme, par nature, est méchant et rebelle; les élus disposent, eux, de la vraie connaissance qui permet de déchiffrer l'énigme du mal et qui donne accès à la délivrance. Terrible simplification !

### Fanatismes

Les religions n'ont pas le monopole du fanatisme: le domaine politique n'en est pas exempt, le sport non plus, l'activité scientifique certainement pas plus, etc. De là à penser qu'il s'agit d'un travers simplement humain, trop humain, il n'y a qu'un pas. Ce pas nous fait découvrir que c'est le besoin de Vérité qui trouve dans la foi fanatique une apparente satisfaction. Ce besoin de Vérité étant particulièrement à l'oeuvre dans le domaine religieux, il est aisément explicable qu'il ait pu s'y trouver capté et exacerbé.

Les temps que nous vivons paraissent assez propices à l'attitude fanatique et non-critique, particulièrement dans sa version intégriste, fondamentaliste et réactionnaire. Il faut voir dans la mentalité de l'athéisme pratique la raison principale de cette montée du fanatisme. Car cette mentalité est lourde de résignation en même temps que de cynisme et d'utilitarisme. Ecartant en un tournemain les questions humaines qui ne peuvent pas trouver de réponses immédiates objectivement valables pour tous (par exemple les éternelles interrogations: d'où venons-nous, où allons-nous, quelle est la raison d'être?) elle ne les a pas éliminées mais refoulées. Dès lors, il faudrait vivre selon le cours des choses, sans se révolter contre les absurdités qui nous rongent à travers un progrès technique et social délié de toute réflexion humaine générale; de l'autre, il a bien fallu que les questions ainsi licenciées trouvent un refuge quelque part, à l'écart de la place occupée par la mentalité dominante, dans l'arrière-fond des convictions intimes où l'irrationnel trouve à s'occuper de sa revanche. Cette revanche se fait voir par bouffées, sous différentes formes dont la foi fanatique est un échantillon. Celle-ci est donc une manière de protestation contre la mentalité dominante qu'elle prétend rejeter en bloc et sans partage. Et, ce faisant, elle répète les fatalités tragiques: elle en est comme l'image inversée dans un miroir. Elle en est toute proche, même si elle se prétend son ennemie déclarée. Elle aussi procède à un dénigrement de l'homme. Pareillement, elle voit dans le monde un jeu de forces dont l'homme n'est que le jouet dérisoire. Comme l'athéisme pratique, elle refuse de s'accepter comme croyance et prétend être en parfait accord avec les faits: pour elle, Dieu est un fait indéniable porté à la connaissance de ceux qui, bénéficiaires d'une Révélation directe, veulent voir et entendre. Enfin, à l'égal de l'athéisme

pratique, la foi fanatique et non-critique se distingue par une imperméabilité au dialogue, à l'ouverture pour ce qui est autre qu'elle-même.

### **L'autovalidation**

La foi fanatique est heurtée de plein fouet par les diverses critiques de la religion qui se sont succédées depuis deux siècles. Elle n'en a rien retenu: comment l'aurait-elle pu sans renoncer d'emblée à ce qui la fonde? L'angoisse de voir s'affaïsser toute certitude n'a pu que la renforcer: réaction bien humaine mais dangereuse et lamentable. La foi fanatique procède à l'endroit de ce qui lui est étranger par la technique de l'autovalidation: la critique ne fait que justifier ce qu'on pense. L'expérience contraire, au lieu de démentir ce qu'on affirme ne fait que renforcer les convictions. Prenons, pour exemple, le rapport de la maladie et de la prière. La foi fanatique dira que la prière étant promise à l'exaucement, il est possible d'obtenir la guérison par elle. L'expérience dément-elle l'affirmation, aussitôt on ajoute que seule la vraie prière et la vraie foi sont en mesure d'espérer un exaucement. Par conséquent, il faudra soit soupçonner le malade récalcitrant de quelques péchés non encore avoués (cf. les amis de Job) et, à la fin, l'écarter de la communauté, soit déclarer que le groupe entier n'a pas encore atteint le degré de foi nécessaire. On redoublera donc d'efforts qui seront autant de renforcements de la foi fanatique et non-critique. On peut même voir l'autovalidation s'opérer dans le discrédit de l'adversaire: les critiques qu'il prétend adresser au fanatisme témoignent exclusivement de son enfermement et de son incapacité à s'ouvrir à autre chose que lui-même. Cela advient en particulier lorsqu'on fait reproche à la foi fanatique de son attitude d'autovalidation; il est alors répondu que ce n'est pas elle qui s'enferme mais l'interlocuteur qui ne fait que manifester son péché en restant sourd à la voix de Dieu qui parle, bien sûr, par celle de ses représentants mandatés. La logique de la foi fanatique, dans son discrédit radical de l'homme et de ses facultés, l'entraîne à la fermeture et au refus de toute discussion qui puisse lui coûter un changement. L'autovalidation correspond ici très certainement à une automutilation qui atteint une part de l'humanité dans l'homme. Dans les faits, celle-ci peut être plus ou moins marquée, comme on le voit à l'exemple extrême que nous avons évoqué en ouverture à la description de cette figure.

### **Logique de mort**

La foi fanatique croit en Dieu mais ne fait aucune confiance à l'homme. C'est parce que l'homme ne cesse de se révéler pour ce qu'il est qu'il faut le dénigrer pour s'accrocher à Dieu. Tout se tient: à cette exception près que les «vrais croyants» échappent au jugement et que, par conséquent, ils se voient obligés de vivre dans un monde et parmi des hommes qui

risquent toujours de les contaminer. Le suicide à motif religieux est la manière d'échapper à cette difficulté: mais il y a plusieurs manières de se donner la mort, sans que toujours elles impliquent le trépas.

Il est évident qu'une certaine lecture des textes bibliques, très orientée et fort sélective ne fait qu'apporter des arguments à la foi fanatique: on s'explique par là que la foi fanatique ait été une tentation permanente du Christianisme et qu'il ne lui a pas toujours résisté. Un simple examen de soi-même suffit à mettre en lumière ce travers: nous avons tous des tendances au fanatisme. Mais nous prétendons ici que la foi chrétienne ne s'identifie pas à la foi fanatique.

Dans la pratique, celle-ci montre des nuances: elle est plus ou moins fanatique, elle accepte plus ou moins certaines critiques. C'est dire que sa parfaite logique n'est que difficilement respectée, heureusement! Mais la figure logique correspond bien à quelque chose qui se retrouve dans la réalité.

### 3. REMARQUE INTERMEDIAIRE

Nous avons tenté d'explicitier les deux cases de notre tableau qui paraissent, à première vue, exprimer au mieux le fond des systèmes de conviction de nos contemporains. A ce stade nous pouvons arrêter qu'il en va vraisemblablement ainsi: de manière générale, il paraît bien qu'on se partage entre l'athéisme pratique et la foi fanatique, mais pas à parts égales pour l'instant.

Cependant, nous avons constaté que les figures pures dégagées par notre logique de départ ne sont pas réalisées sans quelques accommodements avec le vécu: la logique de mort qui est interne aussi bien à l'un qu'à l'autre se trouve détournée quand il s'agit de vivre ses croyances (à quelques exceptions près qui ne font que confirmer la règle), et c'est heureux! Il nous faudra rendre compte de ce détournement et de ces accommodements.

L'athéisme pratique et la foi fanatique sont antagonistes, cela est évident. Pourtant, bien des choses leur sont communes et, en plus de celles que nous avons énumérées, il convient d'ajouter ceci: ces deux positions ont la certitude de disposer de toutes les connaissances nécessaires, toutes les deux ne manifestent aucune humilité. L'athéisme pratique **sait** que Dieu n'existe pas (ou qu'il existe dans le profil croyant), **sait** que les grandes questions humaines sont superflues, **sait** que la Science a dévoilé l'essentiel des mystères de l'homme. De son côté, la foi fanatique et non critique **connaît** la Révélation et **dispose du savoir** à propos du Jugement de Dieu sur les hommes et sur le monde; de ce monde et des autres hommes, elle ne peut donc **rien apprendre** d'essentiel.

Deux antagonistes donc, qui se font face avec un pareil aplomb, avec une égale absence d'ouverture et de capacité au dialogue. Sont-elles adversaires? Certainement. Sont-elles ennemies? En principe, oui. Mais en pratique? Ne pourrait-on pas soupçonner qu'il y ait entre elles une sorte de coalition, peut-être non intentionnelle, en tous les cas niée, autour de ce qui les allie le plus: l'homme et tout ce qui prône sa dignité, sa valeur et l'importance de ses questions fondamentales? Elles sont adversaires et cependant unies dans la haine de l'humanisme.

#### 4. CROIRE EN L'HOMME ET NE PAS CROIRE EN DIEU (N-D H)

L'athéisme ne s'est pas cantonné à l'indifférence et il convient de ne pas confondre l'athéisme humaniste (ou l'humanisme athée, comme on voudra) avec l'athéisme pratique: ce qui les sépare, c'est l'essentielle question de l'homme. L'athéisme humaniste refuse Dieu, rejette Dieu, pour mieux honorer et servir l'homme. Dieu est ce qui met obstacle à la libération et à l'émancipation de l'homme: voilà pourquoi il convient de l'éliminer. Cela n'implique pas immédiatement qu'il faille idéaliser l'homme: demander qu'il soit à la hauteur de sa tâche, qu'il prenne son destin en mains, qu'il accepte sa condition et son sort sans autre perspective que celle de sa mort, ce n'est pas encore le diviniser. Mais c'est tout de même trouver dans son humanité un principe absolu.

Est-il possible d'être athée? En principe et en réalité, oui. L'athéisme a existé et existe, et nous n'avons aucun droit d'en douter. L'athée n'est pas celui qui ne croit en rien, il n'est pas nihiliste. L'athée croit en l'homme ou dans l'humanité de l'homme: il croit en l'existence de l'homme et fait confiance à l'idée de sa vocation ou à la possibilité de sa dignité.

#### De la grande aventure...

L'athéisme dont il est question maintenant s'est vu, à ses origines, comme une aventure, un immense pari: c'est qu'on était bien conscient du risque qu'on prenait à déclarer la mort de Dieu; tout allait dorénavant se jouer avec l'homme, sous un ciel vide, sans garanties et sans recours. Mais le risque valait la peine d'être couru. Voici comment, au siècle dernier, le père de *L'Adolescent* (Dostoïevski) voyait la réalisation de cet athéisme: *«Que demain soit mon dernier jour, pense chacun en regardant le soleil qui se couche, demain, je mourrai, mais d'autres restent et après eux leurs enfants, et cette pensée, qu'ils resteront s'aimant toujours et tremblant l'un pour l'autre, aura remplacé la pensée de la rencontre dans l'au-delà. Comme ils se hâteront de s'aimer pour éteindre dans l'amour l'angoisse de leur coeur. Ils seront fiers et hardis pour eux-mêmes, timides pour les autres et n'éprouveront pas de honte comme à présent, ils se feront des*

*grâces entre eux comme des enfants*». Une telle vision a animé le cœur de bien des hommes, et inspiré leurs actions. Tout un courant anarchiste lui est, par exemple, lié. Il ne faut pas rire de la naïveté de cette image: il y a quelque chose de tragique dans son destin, dans le fait qu'aujourd'hui on ne peut généralement plus y adhérer. Certes, l'athéisme humaniste s'est développé depuis le siècle dernier: il a même quitté la table de travail des philosophes pour se proposer au large public à travers des oeuvres romanesques et des représentations théâtrales. Par les oeuvres de Sartre et de Camus en particulier, l'athéisme humaniste est devenu une offre concurrente de l'offre chrétienne pour animer la vie des hommes. Il s'est cru alors bien près de triompher: «*Dieu ne me voit pas, Dieu ne m'entend pas, Dieu ne me connaît pas. Tu vois ce vide au-dessus de nos têtes? C'est Dieu... L'absence, c'est Dieu... Si Dieu existe, l'homme est néant; si l'homme existe.... (...) Heinrich, je vais te faire connaître une espièglerie considérable: Dieu n'existe pas. Il n'existe pas. Joie, pleurs de joie! Alléluia. Fou! Ne frappe pas: je nous délivre. Plus de ciel, plus d'enfer: rien que la terre. (...) Plus moyen d'échapper aux hommes. Adieu les monstres, adieu les saints. Adieu l'orgueil. Il n'y a que des hommes.*» (Sartre, *Le Diable et le bon Dieu*)

### ... à un agnosticisme discret

Que reste-t-il aujourd'hui d'une pareille jubilation? Un auteur contemporain pourrait-il composer une telle réplique sans craindre d'ennuyer ou de faire involontairement sourire son public? Non pas qu'on en soit revenu à Dieu! Non, mais on sait qu'il n'y a pas à s'enthousiasmer à ce point de l'homme, et que l'existence ou l'inexistence de Dieu n'a plus rien à voir avec les problèmes réels. Nous n'allons pas prétendre que l'athéisme humaniste a disparu: nous constatons simplement qu'il a perdu son enthousiasme et sa joie, et qu'il n'occupe plus la place qui était la sienne il y a quelques décennies encore parmi les propositions offertes à un large public. Il a été supplanté par l'athéisme pratique. Certains penseurs avaient prévu une possibilité de ce genre: Dostoïevski a donné une tout autre image de l'athéisme dans *Les Démons* (ou *Les Possédés*); F. Nietzsche a pressenti ce malheur lorsque, dans le *Gai Savoir*, il nous a montré «le Forcené» annonçant la mort de Dieu à travers le monde et ne récoltant que les sarcasmes de la foule. L'athéisme humaniste avait fait le pari de l'homme en annonçant la mort de Dieu: il savait qu'il prenait des risques, les risques de l'écrasement de l'homme soumis à une charge trop lourde pour lui. Et c'est à se demander aujourd'hui s'il n'a pas déjà entendu sa propre condamnation. L'humanité survit sans grands frissons à l'égard du meurtre divin qu'elle a commis. Mais qu'est-il advenu de l'homme lui-même?

Faut-il se réjouir de la quasi-disparition de cet adversaire de la place publique? Faut-il voir dans cette humiliation une juste sanction du rejet de

Dieu? Ce ne serait qu'une basse apologétique. Le Christianisme n'a, en effet, rien gagné au retrait, peut-être provisoire, de l'athéisme humaniste: s'il a eu à souffrir de ses coups, le plus souvent, ça n'a été que pour son bien. L'athéisme humaniste, en effet, a rendu le Christianisme attentif à certains des travers de sa prédication, à des mensonges dans lesquels il se fourvoyait, aux horreurs auxquelles il a collaboré. L'humanisme a souvent été une conscience critique pour le Christianisme; l'athéisme pratique est bien loin de lui fournir un équivalent. L'humanisme athée exigeait et exige encore une attention totale aux questions de l'homme; il se battait pour que le progrès technique soit pensé et infléchi en fonction d'elles. Ces questions ne paraissent aujourd'hui intéresser plus que des marginaux.

Nous sommes au siècle des horreurs manifestes pour l'ensemble de l'humanité: celles-ci, répercutées immédiatement et largement par les moyens d'information modernes, ont contribué à éteindre dans le public toute velléité de foi en l'homme. Surtout que certaines de ces horreurs ont été perpétrées au nom de l'homme et, prétendument, pour son bien. Il a fallu constater que le progrès technique et le progrès moral n'allaient pas de pair. Là-dessus sont venues se greffer les crises dont nous vivons actuellement les soubresauts: elles ont achevé de convaincre les masses que l'homme, l'individu n'avait que peu de pouvoir et que sa liberté n'était qu'une illusion en dehors de l'espace restreint de sa vie privée. L'athéisme humaniste ne s'est pas encore relevé de ces contradictions à l'égard de ses propres convictions. Il a perdu, dans sa présence publique, toute superbe. Pour la plupart de ses partisans, il se réfugie dans une forme sobre et humble d'agnosticisme. L'athée humaniste est aujourd'hui le plus souvent un honnête homme cultivé qui garde pour lui sa foi en l'homme. Il lui arrive d'en témoigner indirectement lorsqu'il s'engage avec d'autres dans la lutte écologique ou dans le combat pour la reconnaissance des Droits de l'homme: mais il ne se sent pas alors tenu de proclamer haut et fort son athéisme.

### **Un échec relatif**

La figure logique de l'athéisme correspond donc bien à un système de conviction et à une attitude clairs: ils sont relativement en échec mais on ne peut pas montrer que cet échec est inscrit dans la logique interne de sa croyance. Il faut laisser ce problème en suspens jusqu'à plus ample information qui pourrait ne survenir qu'à la fin de l'histoire humaine. Dans cette attente la question suivante demeure: si l'on refuse les postulats de l'athéisme pratique, si l'on renonce au refuge de la foi fanatique, si donc on veut maintenir une foi en l'homme tout en tenant compte de l'échec de l'humanisme athée donné objectivement dans la situation présente, sur quoi prendre appui? Autrement dit: comment est-il possible de croire, malgré tout et en pleine lucidité, en l'homme?

## 5. CROIRE EN DIEU ET CROIRE EN L'HOMME (D H)

A première vue, il n'y a pas grand espoir de trouver ici une position cohérente. Sur le plan logique, en effet, la synthèse des deux croyances ne paraît guère possible, à moins d'un miracle ou d'une manipulation. S'il était envisageable de ne croire ni en l'un ni en l'autre, l'inverse n'est pas vrai pour la raison suivante: ou bien on croit en l'homme parce qu'on a la conviction qu'il en vaut la peine, donc qu'il mérite bien cette confiance à cause de ses capacités ou de ses potentialités, et dès lors le besoin de croire en Dieu apparaît superflu; ou bien on croit en Dieu parce qu'il est impossible de croire en l'homme d'aucune manière, et on retrouve la logique de la foi fanatique. Bien sûr, il est arrivé et il arrive encore qu'on déclare croire en Dieu et en l'homme, chacun demeurant à sa place et dans ses fonctions. Mais dans un tel cas, Dieu joue plutôt le rôle de glorification poétique de l'homme ou de garant de la valeur intrinsèque de l'homme: l'homme a une nature qui l'apparente à Dieu, autrement dit Dieu est l'idéal de l'homme auquel on adhère. C'est là la conviction du **déisme**. On ne croit donc pas en l'homme tel qu'il est, ou bien on ne croit pas en Dieu en tant qu'il est fondamentalement différent de l'homme. Dieu et l'homme ne sont pas alors partenaires d'un dialogue et d'une histoire.

La figure du déisme n'est donc pas très pure. Dans la pratique, elle peut donner lieu à des croyances ou des représentations dont il faut penser qu'elles sont assez instables et qu'elles ont tendance à se répartir dans les trois autres figures.

## 6. CONCLUSION

A ce stade de notre démarche, nous nous sommes approchés un peu du vécu des croyances pour constater que des quatre possibilités dégagées au départ, trois nous offrent des figures stables et probables dans le système logique des croyances, du point de vue et dans la perspective que nous nous sommes donné. Est-il possible d'approcher encore ce vécu et cette réalité?

Il ne faut bien sûr pas espérer pouvoir en rendre compte totalement: il faudrait alors faire le tour de toutes les attitudes réellement adoptées par tous les hommes. Il nous suffit et il nous paraît plus intéressant de considérer les ensembles et les traits communs qui ordonnent les systèmes de convictions de nos contemporains ainsi que nos propres systèmes. A partir de notre tableau maintenant complété, nous pouvons cependant faire quelques pas vers le réel vécu.

<b>CROIRE</b>	<b>H</b> (= en l'homme)	<b>n-H</b> (= pas en l'homme)
<b>D</b> (= en Dieu)	<b>D H</b> déismes	<b>D n-H</b> foi fanatique non critique
<b>n-D</b> (= pas en Dieu)	<b>n-D H</b> athéisme humaniste (humanisme athée)	<b>n-D n-H</b> athéisme pratique nihilisme

En établissant notre principe de cohérence, nous avons vu que, celle-ci, par la force des choses, ne peut jamais être totale: nos croyances sont en mouvement, même à l'intérieur de leur système, entre leurs éléments. Elles sont maintenues en évolution par leur rapport aux expériences, à la vie sociale, au monde culturel et spirituel dans lequel des offres sont faites sans cesse, qui les concernent.

D'un autre côté, l'examen du système de l'athéisme pratique en particulier, nous a montré que sa logique propre n'était que rarement respectée mais qu'on y trouvait plus souvent des accommodements avec des éléments hétérogènes, des détournements de logique qui paraissaient profiter d'un flou dans sa cohérence.

Enfin, nous n'avons parlé de la foi chrétienne que pour la démarquer de la foi fanatique, en prétendant qu'elles ne s'identifiaient pas. Il nous faudra justifier cette prétention et montrer comment la foi chrétienne peut entrer dans cette logique des croyances où elle ne paraît pas trouver place en première analyse. Est-elle elle-même une forme d'accommodement et, si c'était le cas, avec quoi s'arrangerait-elle?

## II.- LES ARRANGEMENTS

*L'Arrangement* est le titre d'un livre et d'un film d'Elia Kazan qui raconte l'accommodement d'un homme avec une situation impossible à vivre et qu'il vit pourtant, jusqu'au déchirement de lui-même. Ce terme convient aussi à notre propos pour désigner toutes ces négociations que nous poursuivons avec la logique pour rafistoler une certaine cohérence dans notre système de pensée et de vie. Nous ne pouvons pas vivre sans un minimum de cohérence, de cohésion, de consistance. Mais cette cohérence n'est jamais définitivement acquise et, dans le mouvement de la vie, elle peut s'amincir au point qu'il nous faut recourir à quelques artifices pour la maintenir malgré tout: nous procédons alors à des arrangements de survie. Ceux-ci ne sont condamnables que lorsqu'on oublie leur caractère provisoire et qu'en les adoptant on veut abdiquer devant le difficile travail de la vie spirituelle. L'étude de quelques-uns de ces arrangements dont nous sommes coutumiers nous permettra peut-être d'avancer dans le vécu sans nous y perdre.

Le problème de fond auquel prétendent répondre les divers arrangements est le suivant: comment concilier le besoin spontané de vivre avec la lucidité. La tension entre les deux est si difficile à supporter qu'on préfère louvoyer. Il reste qu'on ne peut pas vivre sans un peu de lucidité pour s'orienter. Mais avec elle pour seul guide est-il encore possible de garder une confiance suffisante dans la vie?

### 1. LES ARRANGEMENTS DE L'ATHEISME PRATIQUE

La mentalité de l'athéisme pratique manifeste une prédilection pour les arrangements du fait qu'ayant révoqué les «grandes questions» humaines, elle a voulu se limiter aux impératifs de l'utilité immédiate sans y parvenir. Car «il faut bien vivre» malgré tout tel qu'on est et avec ce qu'on a. De cette façon, s'il est nécessaire, pour calmer l'angoisse ou combler les trous d'une existence vide ou morne, de recourir à quelques subterfuges, on ne voit pas pourquoi on s'en priverait. D'autre part, ce qui reste de proprement humain dans l'homme, écarté des préoccupations «sérieuses», ne s'est pas simplement effacé. Il s'est caché quelque part, il a été refoulé. Il ressort parfois, par bouffées qui échappent au contrôle de la logique, ou bien de manière permanente dans un secteur réservé, mis à part du reste de la vie: on assiste alors à une juxtaposition de la mentalité de l'athéisme pratique et d'expressions qui la contredisent mais qu'elle contrôle encore en les parquant dans ses marges.

## Superstitions variées

On voit ainsi paraître le curieux alliage de la mentalité de l'athéisme pratique avec des formes de superstitions assez ahurissantes et des manières de fanatismes qui contredisent l'aplomb habituel dont elle fait preuve au nom de ses évidences. La médecine fait le plus souvent les frais de ce type d'arrangements. Les sectateurs des médecines «parallèles» ou «douces» sont souvent, par ailleurs, des gens qui ne s'en laissent pas compter. Ils vous diront facilement qu'ils ne croient que ce qu'ils voient. Mais, dans ce domaine, il leur suffira d'avoir vu un témoin qui leur aura dit que «...», pour qu'aussitôt ils dénoncent avec violence la médecine officielle empoisonneuse, obscurantiste et tyrannique. Dans les autres secteurs de leur vie, une telle naïveté les ferait réagir avec cynisme: mais ici, il y a comme un espace réservé, un sanctuaire où tout ce qui règle habituellement la vie et les croyances est comme suspendu. On ne prétendra pas, bien sûr, que la médecine officielle soit omnisciente et toute-puissante. Il n'est donc pas impossible qu'en marge du champ de ses investigations et de ses interventions, des phénomènes se produisent, qui échappent à son contrôle. Mais la reconnaissance d'un tel fait devrait impliquer la sobriété et la prudence. Au lieu de cela, c'est bien une forme de croyance et presque d'adoration des forces mystérieuses, parce que non-encore-identifiées, qu'on voit poindre et se développer. Il en va de même dans tous ces secteurs à la frange des connaissances et des pouvoirs communs des hommes contemporains. Les chiffres de tirage des ouvrages de parapsychologie, de sciences occultes, etc., témoignent du besoin de fuite que la mentalité générale impose même à ceux qui paraissent la partager librement. Et lorsque cette fuite conduit à la fascination de la mort dont les ouvrages prétendument scientifiques vous expliquent le processus, soulignant comme il se doit leur «naturel» et leur caractère attractif quoiqu'étrange, on peut bien conclure qu'on a là l'exposé de tout le malheur de l'athéisme pratique. La question refoulée revient massivement et l'angoisse dont on voudrait nous débarrasser est cela même qui nous pousse à aller toujours plus loin dans l'exploration des mystères: cette littérature, lorsqu'elle est faite avec soin, sait très bien jouer de cet ensemble pervers. Ainsi remplit-elle son rôle dans le cadre de la mentalité dominante et en faveur de sa perpétuation: cet arrangement ne menace en rien l'ordre des choses, croit-on. Il faut se souvenir, pourtant, que la fascination de l'irrationnel alliée à une implacable planification technique ont été les bases du totalitarisme nazi. Pour compléter cet angle du tableau, on ne peut pas manquer de faire allusion à ces autres friandises de l'athéisme pratique que sont l'astrologie et les horoscopes. Il est vraisemblable, comme on l'a vu, que l'adoration des forces qui déterminent le destin de l'individu s'allie bien avec la croyance secrète de l'athéisme pratique. C'est dire alors la puissance de cette croyance: elle puise ses justifications aussi bien du côté d'une vulgarisation scientifique que du côté des fantaisies dont la science conteste fondamentalement les prétentions.

## Sacralisations

Presque chaque jour nous avons l'occasion de noter un déplacement du sacré vers des domaines profanes. Comme si l'homme ne pouvait pas vivre sans ériger quelque chose en absolu. Que ne ferait-on pas aujourd'hui pour le sport? Il paraît digne de tous les sacrifices dans ses productions d'élite. L'exemple des retransmissions télévisées de joutes sportives qui bousculent tous les programmes est banal. L'évidence des différents truquages destinés à renforcer les fausses gloires des records et des vedettes est flagrant et avoué à l'occasion. Le règne manifeste de l'argent ne suffit donc pas à rebuter le public. Dans un monde où les valeurs anciennes ont été reconnues obsolètes sans qu'on ait été capable de leur donner de nouvelles définitions, un espace s'est libéré pour de fausses valeurs. Tout le monde sait ce qu'il en est, mais peu de gens peuvent se permettre de le dire et encore moins de gens obtiennent écho à leurs critiques. C'est qu'il faut bien qu'on croie à quelque chose dès lors qu'on ne peut plus croire ni en Dieu ni en l'homme tel qu'il est. Le sport est devenu un peu l'opium du peuple: dans sa logique propre, l'athéisme pratique ne devrait pas se laisser prendre à cette intoxication, et pourtant! Il y a là un arrangement qui canalise aussi le refoulement des grandes questions et laisse à l'angoisse un exutoire. Ces banalités à propos du sport ne doivent pas nous faire oublier que bien d'autres domaines plus éminents peuvent donner occasion à des attachements semblables. Outre la science, l'art, la politique a, avec le sport, la caractéristique de pouvoir déclencher des processus de sacralisation auprès des masses. A ce propos, les mondes totalitaires nous ont fourni des témoignages accablants, comme celui d'Arthur London (dans *L'Aveu*): c'est que ces mondes ont pu incarner la mentalité de l'athéisme pratique dans sa forme quasi achevée. Mais il ne faut pas croire que le système démocratique nous préserve à jamais des tentations de sacralisation d'un homme ou d'une cause. Pensons au menaçant réveil des nationalismes. Par ces diverses sacralisations, l'athéisme pratique conclut des arrangements qui le rapprochent de son ennemi déclaré, la foi fanatique.

De nouveau, dans sa logique secrète, l'athéisme pratique ne peut pas attribuer une valeur absolue à quoi que ce soit d'autre qu'aux lois et forces qui gouvernent le monde et déterminent la vie: dans ses arrangements il se dévoile un peu pour ce qu'il est: une forme de croyance naïve et tragique.

## L'humanitarisme

Pour dernier exemple des arrangements de l'athéisme pratique (mais on pourrait en trouver bien d'autres), il nous faut prendre en compte un fait indéniable et fort surprenant qui paraît contredire de front un de ses postulats: son **humanitarisme occasionnel**.

Dans son refus de l'homme, l'athéisme pratique est volontiers cynique: «L'homme est un loup pour l'homme et même, les loups ne se mangent pas

entre eux!», «On ne le changera pas», etc. L'athéisme pratique ne croit pas en la valeur et en la dignité de l'homme, de chacun, tel qu'il est: la réalité lui a démontré et lui répète qu'une telle foi est parfaitement impossible, inconvenante et déplacée. Et cependant, ce rejet catégorique s'allie régulièrement à des démonstrations de générosité envers les déshérités, victimes d'autres hommes ou des forces de la nature. Nous appelons humanitarisme ces réactions d'émotion et de cœur dont nous demeurons malgré tout capables. Et cet humanitarisme est en parfaite contradiction avec le rejet avoué de tout humanisme. De plus, il paraît fort tenace, même et surtout chez ceux qui, par ailleurs, font profession de réalisme et d'absence totale d'idéalisme. Un pareil fait doit nous étonner quand on pense que, par la télévision, nous avons pris une habitude quotidienne du malheur et de la misère des autres, le plus souvent lointains; quand on songe que cette atrocité banale est le meilleur argument immédiat en faveur de l'athéisme pratique! Comment expliquer alors qu'à chaque sollicitation ponctuelle, bien des gens enfermés dans une mentalité d'athéisme pratique en émergent, pour donner une petite part de leurs biens dont ils savent qu'elle ne résoudra au mieux que très partiellement la misère du monde?

Ce fait dérange certainement: il n'y a qu'à entendre les raisons qu'on y trouve habituellement. On soupçonne aussitôt la mauvaise conscience de s'y décharger, et on dénonce les campagnes de charité sous prétexte qu'elles donnent trop facilement «bonne conscience» aux donateurs. Tout cela est un peu court. Trop myope aussi la prétendue constatation qu'on s'intéresse plus volontiers à la misère lointaine qu'aux êtres de chair et d'os qui souffrent à nos côtés.

Nous devons reconnaître au moins que l'athéisme pratique n'a pas réussi à faire mourir tout sentiment de l'humain chez nos contemporains et nous devons nous en réjouir, même si ces manifestations d'émotion ne changent pas fondamentalement la mentalité générale. Il y a là une faille dans l'athéisme pratique, un arrangement précaire du point de vue de la logique mais, semble-t-il solide au plan du réel. L'athéisme pratique montre ici qu'il n'a pu que refouler le besoin de croire en l'homme. Celui-ci s'exprime ainsi malgré tout.

## 2. L'ARRANGEMENT MAJEUR DE LA FOI FANATIQUE

La foi fanatique est toujours condamnée à une forme de coexistence avec le réel dont, par essence, elle voudrait en même temps se démarquer radicalement. Le moins qu'on puisse donc dire, c'est qu'elle est difficile à vivre dans sa logique propre. Si l'homme est condamné, foncièrement marqué par le mal, si le monde est disqualifié totalement, aucun commerce avec eux ne devrait être possible et il faudrait toujours recourir aux règlements extrêmes. Heureusement, en pratique, les solutions adoptées sont plus ou

moins dures. Les adeptes se rassemblent dans des groupes qui prônent chacun des manières plus ou moins diverses de marquer la séparation d'avec les hommes et le monde. Ce faisant, et quel que soit le degré de compromis concédé, un arrangement est toujours inévitable. Et c'est par cet arrangement que la logique de la figure est mise à mal. Le croyant est ainsi amené à combattre sans cesse dans un certain déchirement. Sa conscience est donc toujours entachée d'un certain malheur et d'une profonde inquiétude. Sa position, distendue entre la logique de ses croyances et le réel, lui interdit de connaître jamais la paix et la tranquille certitude. Ce combat et cette déchirure ne peuvent qu'exacerber la prétention fanatique de la croyance qui se retourne ainsi contre elle-même. On voit à cet exemple que les arrangements ne constituent pas forcément des adoucissements de la rigueur logique et que la fragilité au niveau de la logique n'implique pas automatiquement une fragilité réelle. Il n'en demeure pas moins que l'arrangement signale une faiblesse qui ne reste pas sans effets.

### 3. LES ARRANGEMENTS DE L'ATHEISME HUMANISTE

Contrairement aux deux figures précédentes, l'athéisme humaniste ne paraît pas contraint aux arrangements pour permettre la vie malgré tout. On s'attendrait donc à ce que les tenants de l'athéisme humaniste soient moins enclins aux accommodements. Dans les oeuvres philosophiques et littéraires où ils se sont exprimés, on constate pourtant qu'ils n'ont pas toujours résisté à cette fâcheuse tentation; elle les a portés à des concessions déplorables, en particulier dans leur critique de la religion. Sur la question de l'existence de Dieu, par exemple, l'athéisme humaniste a pu glisser d'un «**faisons comme si Dieu n'existait pas**» à un «**puisqu'il est évident** pour tout esprit raisonnable et émancipé que Dieu n'existe pas». Il lui est ainsi arrivé de donner comme une vérité de bon sens ce qui ne l'est précisément pas: ce faisant, il a ouvert la voie à l'athéisme pratique dont il a fait, croyait-il, son allié. Il lui est arrivé aussi de s'en prendre à une certaine prédication chrétienne, à des formes d'enseignement d'une époque donnée, et de faire comme si en cela se résumait toute la proclamation chrétienne telle qu'elle est attestée dans les textes bibliques: ce refus de distinguer entre certaines manifestations ecclésiales et le témoignage fondamental n'est pas explicable par l'ignorance. Evidemment, la prédication chrétienne en porte une bonne part de responsabilité, mais pas l'entière. Certes, il lui est arrivé de vouloir s'identifier elle-même à la Vérité. L'athéisme humaniste lui-même n'a pas toujours échappé à une pareille envie: au lieu de se présenter comme une proposition prétendant à une meilleure compréhension de la vie humaine, il a pu, parfois, se présenter comme la Vérité nouvelle.

Tous ces éléments ont entaché la pureté de l'humanisme athée et l'ont fait balancer tantôt du côté de l'athéisme pratique, tantôt de celui d'une sorte de fanatisme. Or, si les arrangements ne lui étaient pas nécessaires, ceux dont il s'est fait complice pourraient bien lui avoir été fatals. La dignité de l'homme ne permet pas n'importe quel compromis avec la facilité ou l'orgueil. C'est une erreur de penser que la question de Dieu est définitivement réglée et de n'en traiter que par allusion ou marginalement. Les erreurs de la chrétienté ne suffisent pas à justifier un règlement trivial de la question. Peut-être l'athéisme humaniste est-il aujourd'hui condamné à un agnosticisme humble et sobre s'il ne veut pas se perdre lui-même.

#### 4. LA FONCTION DYNAMIQUE DES ARRANGEMENTS

Tous les arrangements ne sont pas de même nature. Ceux de l'humanisme athée ne sont pas directement la conséquence de la nécessité de détourner les contraintes d'une froide logique mortelle. Ceux de l'athéisme pratique et de la foi fanatique sont, par contre, de cette sorte: ils servent à boucher les lézardes créées par une impossibilité d'aller au bout de la logique de la figure dans la pratique. Tous ils marquent cependant un décalage entre le système des croyances et le vécu. Ils témoignent du besoin de cohésion minimale dont on a besoin pour vivre, en même temps qu'ils annoncent la fragilité de cette cohésion. Il est vraisemblable que l'intégration de la personne varie en fonction du degré de sophistication de ces arrangements. Les accommodements les plus compliqués, s'ils reflètent bien la réponse de l'homme à l'exigence de cohérence, laissent vraisemblablement paraître plus de chances de changement que les constructions plus simples et plus grossières qui ont davantage de facilité à se figer.

Les arrangements sont donc plus proches du vécu que les figures logiques de départ. Lorsqu'ils déséquilibrent par trop cette logique, ils représentent aussi une chance: facteurs de déséquilibre, ils peuvent en venir à favoriser le passage à une autre logique, dans une autre figure. Les arrangements ne sont donc pas toujours des maux. Encore faut-il qu'on ne les considère pas comme satisfaisants: ils sont provisoires et deviennent néfastes lorsqu'ils figent pour longtemps ou pour toujours le mouvement de la vie spirituelle, lorsque, par eux, le système des croyances s'arrête en position bancale, incapable de se laisser former par la vie et dans l'impuissance à la structurer. Dans ces cas, la personne est en risque de perdre sa cohérence: elle aligne ses opinions sur celles des autres et renonce ainsi à une part essentielle de sa vocation humaine, ou bien elle dérive sans maîtrise vers les formes plus ou moins raffinées de la déprime.

## 5. CONCLUSION

Notre parcours doit nous amener à la constatation de la fragilité du système des croyances tel qu'il est vécu aujourd'hui. On ne joue pas impunément avec la logique parce qu'il en va de la cohérence de soi, c'est-à-dire finalement, de notre identité. Celle-ci est en constante évolution puisqu'elle dépend de divers facteurs qui changent aussi: mon identité c'est, bien sûr, celle que les autres me reconnaissent à chaque occasion qui me les fait rencontrer, mais c'est aussi et en même temps celle que je me donne en vivant chaque jour avec mes convictions dans le monde. Le blocage des convictions amène à la rigidité et à la crispation qui entravent la prise en compte de l'expérience et de la rencontre des autres. L'éclatement du système des convictions conduit à l'impossibilité de savoir qui on est, où on en est, donc à l'effondrement de la personnalité par perte d'identité. Il ne faut pas se laisser abuser: les systèmes de croyances auxquels se réfèrent la majorité de nos contemporains, - l'athéisme pratique et la foi fanatique - malgré leur virulence et leurs appuis, ne sont pas si cohérents qu'ils paraissent dans leur compacité. En eux, l'homme se trouve en patente situation d'échec et de contradiction. Cela se manifeste dans la confusion spirituelle qui est celle de notre monde: chacun se débrouille selon ses fantaisies; mais il n'échappera pas à la mentalité dominante, même s'il va se réfugier dans une terrible simplification au prix d'une abdication qui ne vaut guère mieux que la soumission à l'opinion générale.

Au fond, dans ces deux systèmes de croyances avec leurs arrangements, l'homme paraît devenu incapable de penser sa véritable situation. L'ambiance est à la résignation et au tragique: l'histoire récente, les événements du monde, les diverses crises nous renforcent dans l'idée que nous sommes les jouets de forces que nous ne maîtrisons pas, que l'homme est bien peu de chose et qu'il ne vaut en tous les cas pas tous les espoirs qu'on a pu mettre en lui. Nous sommes à bout de souffle: il n'y a donc rien à faire pour changer quoi que ce soit. Nous sommes sous l'empire de la conjonction des fatalités. Et pourtant! Jamais aucune génération humaine n'a eu autant de pouvoirs et de possibilités que la nôtre. Il y a là de quoi donner à penser. Ne sommes-nous donc même plus en mesure d'évaluer notre impuissance et nos pouvoirs réels? Les événements terribles de notre siècle sont-ils une raison suffisante pour renoncer à agir autrement que par habitude et pour la simple survie? Et les découvertes scientifiques de tout ordre nous ont-elles vraiment appris que l'homme était agi par les forces obscures à l'oeuvre dans la nature et dans l'histoire? Est-il objectivement si ridicule de parler de liberté et d'en appeler à la responsabilité?

Peut-être notre époque a-t-elle échoué ou s'est-elle elle-même échouée dans son incapacité de croire, particulièrement en l'homme, et de se trouver en accord suffisant avec ses convictions.

### III.- LA FOI CRITIQUE

Notre époque et l'homme qui y vit sont travaillés par un fort besoin de croire: on ne peut pas vivre sans certitudes, on n'existe pas sans se trouver en rapport avec une vérité capable de nous mettre plus ou moins en accord avec nous-mêmes. Ce besoin ne se satisfait pas des arrangements qui nous caricaturent et nous bricolent.

Cependant, nous ne pouvons en aucune manière croire en nous-mêmes; tout nous est contraire aujourd'hui: les atrocités régulièrement commises au nom de l'homme, qui alourdissent notre conscience, les découvertes biologiques, psychologiques, sociologiques qui nous disent combien nous sommes dépendants de structures que nous ne maîtrisons guère, les crises économiques et écologiques qui démontrent que nos actes volontaires entraînent des conséquences imprévisibles et parfois catastrophiques, etc. La foi en l'homme, par le truchement de la foi au progrès, est caduque. L'homme ne peut donc pas aujourd'hui croire en lui-même. Mais, logiquement, toutes les autres possibilités de croire paraissent nous conduire à la ruine.

Notre situation est donc fort contradictoire: nous avons un fort besoin de croire mais ce besoin ne paraît pas pouvoir être satisfait en bonne logique et en toute lucidité. Pour répondre à cette situation et la changer, il faudrait trouver la raison d'une foi possible en l'homme envers et contre tout. Il faudrait que nous puissions croire en nous-mêmes envers et contre tout ce qui fait obstacle à cette foi, envers et contre nous-mêmes en définitive, envers et contre l'échec dans lequel nous baignons.

#### Foi et désespoir

Cette raison existe. Elle nous précède. Au centre du message chrétien est scellée une image d'échec: la croix. Sur elle se condensent l'échec des hommes dans leur tentative de faire régner par eux-mêmes la sagesse et la vérité, et l'échec volontaire de Dieu qui choisit cette voie précisément pour détruire le règne de mal dans lequel les hommes se sont enfermés. La croix est donc le lieu d'un choc, d'un télescopage totalement inattendu qui détruit le réseau des contraintes mis en place par les hommes dans l'intention d'assurer et de garantir leur vie. La croix fait voler en éclat les prétendues nécessités de ce monde; elle déjoue les déterminismes du destin tels que les hommes les ont arrêtés. En elle, le contraire du possible et du probable advient. Dieu se manifeste au seul endroit dont il est, par définition, exclu: dans l'échec et la mort. Et c'est pour cela que la croix peut être proclamée comme une victoire.

Nous prétendons ainsi que l'affirmation paradoxale centrale du message biblique - la prédication de la croix (I Co 1, 18-25) ou de l'Incarnation (Jn 1,14) - vient faire écho à la situation contemporaine en respectant les faits qui la définissent. Comme nous venons de le voir, l'ambiance générale actuelle est marquée par une sorte de fatalisme: celui-ci ressort aussi bien du système des croyances que de l'expérience qu'on en fait généralement. L'homme n'est que ce qu'il est, on ne le changera pas; et pourtant, devoir vivre avec cette misérable évidence est intolérable. On ne peut que s'y résigner ou se révolter inutilement: l'une et l'autre issue sont insupportables. On s'arrange donc avec les croyances et les faits, en jugulant autant que possible les revendications de la vie insatisfaite. Pareille situation ne mérite pas d'autre nom que celui de **désespoir**. Non point seulement dans le sens d'une absence d'espoir, mais surtout dans celui de révolte impuissante et confuse. L'homme y est en révolte contre lui-même sans toujours savoir au juste pourquoi.

L'affirmation chrétienne veut nous atteindre au coeur de ce désespoir afin de le révéler pour ce qu'il est: une puissance dont nous sommes devenus captifs et à laquelle nous nous sommes définitivement rendus pour le prix de notre provisoire survie. A pareille puissance, la tradition chrétienne attribue le nom de **péché**. Le péché c'est donc notre incapacité à nous aimer nous-mêmes, à nous accepter nous-mêmes tels que nous sommes. Cette incapacité vient du refus de placer notre confiance en Dieu pour vivre. Elle nous entraîne dans cette autre incapacité à aimer les autres et le monde et la vie. La foi qui reçoit l'affirmation chrétienne apprend à lire son existence en fonction d'elle: elle comprend alors qu'elle est aux antipodes du désespoir et que la puissance de l'échec est vaincue pour elle et pour le monde. Aujourd'hui la foi refuse les prétendues fatalités du temps: elle se met à l'ouvrage pour en démasquer les mensonges.

La foi, née du choc de la parole de la Croix ou de l'Incarnation renverse les logiques de nos convictions et les arrangements: elle croit en l'homme, non pas en une idée de l'homme, mais en cet homme précis qui ne peut plus croire en lui-même.

## **Foi et humanisme**

Ce n'est bien sûr pas l'homme qui peut trouver en lui-même des raisons suffisantes de se faire confiance et de s'assurer de sa vocation à la dignité. En cela, l'affirmation chrétienne est en accord avec l'athéisme pratique et la foi fanatique: sauf en ce point décisif qu'elle s'offre comme une proposition destinée à éclairer le vécu et le réel dans la concurrence des autres propositions, et qu'elle ne prétend pas s'imposer comme un décret. Certes donc, l'homme n'est pas en mesure de donner lui-même un sens certain à sa vie; il n'a pas le pouvoir de créer lui-même la liberté qui résisterait

au pouvoir de toutes les contraintes dont il se sait accablé. Mais l'affirmation chrétienne se sépare radicalement d'une négation de l'homme en ajoutant que, dans la croix du Christ, l'homme est reconnu et accepté tel qu'il est, dans ses contradictions, dans ses échecs, avant même qu'il ait pu accéder à une quelconque dignité. La proposition chrétienne invite donc à une reconnaissance de l'homme, à une définition de sa dignité, à l'acceptation d'un prix éminent lié à son existence. La foi chrétienne est ainsi inconciliable avec un anti-humanisme: l'homme se voit conférer la valeur la plus haute possible par le fait que c'est avec lui que Dieu entend entrer en dialogue, puisque c'est pour lui que Dieu s'est fait homme. La foi chrétienne se sépare de l'humanisme athée en ce qu'elle pense que la véritable dignité de l'homme est impensable et irréalisable sans la médiation de la Parole de Dieu.

### Une interprétation

L'affirmation chrétienne est présente dans notre monde. Elle n'a pas de détenteur: l'Eglise n'en est au mieux que la porteuse et la locutrice. La foi entend elle-même cette affirmation comme une promesse destinée à tout homme et lui répond positivement: cela ne fait pas d'elle sa propriétaire. A son tour elle ne peut être que témoin et relais, à moins de la contredire. La connaissance de l'histoire de l'Eglise ne peut que servir de frein contre la tentation permanente de la foi à se faire détentrice de cette affirmation et à se présenter comme l'instance qui gouverne et juge à partir d'elle le monde et les hommes. Prononcer l'affirmation, ce n'est pas triompher comme si on possédait les clefs du mystère ultime de l'homme. L'affirmation est une proposition à laquelle la foi s'attache fermement pour vivre une vie humaine: la proposition se vérifie dans cette vie et pour celui qui l'a adoptée. En dehors de cet attachement et de cette vérification, elle n'a pas de validité. Il faut donc aussi résister à la tentation continuelle de muer l'affirmation chrétienne en une sorte de savoir supérieur, accessible aux seuls initiés, qui entrerait en contradiction ou en concurrence avec le savoir humain général. La foi, par ses convictions, se fait par conséquent l'ennemie déclarée de tous les systèmes qui prétendent atteindre «objectivement» la Vérité ultime. Mais elle ne se substitue pas à eux sous prétexte de Révélation divine directe; elle sait que si elle prétend effectivement renvoyer à cette Révélation - dont les textes témoignent de manière indirecte -, elle n'en a pas la possession, elle n'en est qu'une interprétation. En tant que telle, elle accepte d'entrer en controverse avec ses adversaires que sont les doctrines concurrentes qui se donnent elles-mêmes pour des propositions visant à nourrir et guider la vie des hommes: elle accepte donc d'entendre les critiques qui lui sont adressées, sans les discréditer au départ par dénigrement de

l'adversaire. Elle ne peut, par conséquent, pas mépriser systématiquement les efforts humains qui tendent à la connaissance et à la Vérité, au contraire!

## Foi critique

Cette foi se maintient ainsi, dans l'épreuve de l'expérience et à l'écoute de ce qui se dit dans le monde, constamment sous l'éclairage de l'affirmation chrétienne: ce faisant elle s'examine elle-même et accepte de jouer le jeu de sa propre critique. C'est pour cela que, par rapport à la foi fanatique, il convient de la nommer **foi critique**. Cela l'oblige à la sobriété et à l'humilité. Elle sait que la confiance qu'elle fait à Dieu n'est pas «naturelle», pas normale et qu'en ce sens elle n'est ni un acquis ni une propriété. Mais elle sait aussi qu'à cette confiance suscitée par l'affirmation elle doit répondre par un constant travail sur elle-même, dans la rencontre du monde et des autres où elle se risque, se fourvoie parfois, se perd et se retrouve. La foi ainsi définie dessine une figure qui correspond bien aux critères de notre première case, sans pour autant qu'elle s'y inscrive en toute logique immédiatement. Nous proposons donc de penser que le Christianisme mérite cette place dans le système des croyances. N'affirmerait-il pas, en effet, qu'il est nécessaire et possible de croire en l'homme tel qu'il est, même dans son échec, parce qu'une promesse a été attachée par Dieu à sa destinée et à celle du monde? Cette promesse demeure malgré tout, comme le propose la prédication de la croix.

La foi chrétienne se vit dans la noblesse de la lucidité et cependant hors de la vision tragique.

## Foi toujours en devenir

Evidemment, ce que le Christianisme effectif donne à voir de lui-même dans l'histoire et dans l'actualité ne lui confère pas souvent le droit à cette prétention. C'est que la foi critique n'est jamais acquise mais qu'elle a toujours à se défaire des arrangements avec ce qui l'entoure. L'athéisme pratique croyant est à cet égard une des déviations possibles de la foi: s'installer dans le monde comme si Dieu y était une évidence immédiate, et dans l'Eglise comme dans un élément de l'ordre normal des choses; ce faisant, renoncer au travail difficile de la vie spirituelle et transformer la foi en une sorte de morale de l'ordre établi. La foi fanatique est certainement l'autre déviation, jumelle de la première, quoiqu'inversée: trouver un prétendu refuge contre les assauts de la critique dans les vertiges ascensionnels de l'auto-validation. Constaté cela, c'est dire que la foi est en lutte constante, en devenir permanent, en chemin entre les cases du système, vers la figure pure. Cela ne veut pas dire qu'elle est impossible ou irréalisable, ce

qui serait encore une occasion de désespoir. Cela indique simplement qu'elle ne peut jamais se figer ou se fixer, qu'elle ne peut jamais prendre possession d'elle-même, qu'elle est sans cesse en critique d'elle-même et en attente du renouvellement de la confiance qui la rend possible.

### **Croire en l'homme**

La foi critique croit donc en l'homme, en tout homme parce qu'elle croit en Dieu, dans le double sens du mot «croire». Elle implique ainsi au premier chef un respect de l'homme, de tout homme. En ce sens il faut dire qu'en principe la foi critique n'est pas un monopole de la foi chrétienne. Il n'est pas impossible que d'autres affirmations puissent conduire à un type de foi critique: le simple fait que certains passages de l'Ancien Testament la reflètent nous interdit d'exclure à tout jamais d'autres possibilités de foi critique. La spécificité de l'affirmation chrétienne est dans le langage de la Croix (ou de l'Incarnation) comme lieu où Dieu rejoint l'homme au coeur de son désespoir. Cette spécificité souligne pour nous l'actualité de la foi chrétienne puisque c'est bien du désespoir qu'il faudrait que l'homme et notre monde puissent se relever. Nous accepter tels que nous sommes et croire en nous-mêmes malgré tout pour aller de l'avant et faire pièce aux absurdités contemporaines: telle est la proposition de la foi critique fondée sur l'affirmation chrétienne.

## CONCLUSION

### Avons-nous tous «le même bon Dieu»?

Notre ambition n'était donc pas de faire le tour de toutes les croyances possibles mais de mettre un peu d'ordre et de clarté sur les points cruciaux du système des croyances chez nous aujourd'hui, de notre point de vue théologique. Partant de figures abstraites et logiques, nous avons fait des pas vers le concret et le vécu.

Dans ce cheminement, il nous faut encore considérer un point qui nous reporte au système logique de départ, aux cases de notre tableau. Jamais nous n'avons défini les termes «Dieu» et «l'homme». La théorie des systèmes nous a appris qu'en eux les relations définissent les éléments: et c'est bien exactement ce qui se passe, autant au niveau du système logique et abstrait des croyances qu'à celui du vécu des mêmes convictions. Il n'y a rien de très révolutionnaire dans une telle constatation si l'on veut bien se souvenir que Calvin déjà écrivait que «la connaissance de Dieu et de nous-mêmes sont choses conjointes» et Luther: «*Si la foi et la confiance sont justes et vraies, ton Dieu lui aussi est vrai, et inversement, là où cette confiance est fautive et injuste, là non plus n'est pas le vrai Dieu. Car foi et Dieu sont inséparables*». Ainsi donc on peut dire que le Dieu correspondant à une négation ou un rejet de l'homme n'est pas exactement défini de la même manière que le Dieu qui fonde une foi en l'homme. Dès lors on est amené à se demander s'il y a encore un sens à dire qu'en fin de compte tous les croyants ont «le même bon Dieu». Un tel aveu cherche à minimiser les querelles humaines, les différences, à remettre les subtilités théologiques à leur juste place c'est-à-dire en marge des choses importantes, à réduire les conflits: on ne peut que louer certaines de ses intentions. Il reste à évaluer sa pertinence. Il ne s'agit pas ici de poser les bases d'une nouvelle guerre de religion: cela ne s'accorderait guère avec la défense et l'illustration d'une foi critique. Il s'agit de mettre au clair le statut des diverses et contradictoires prétentions à la Vérité dernière de ceux qui font référence à Dieu, et de voir comment un tel conflit doit être abordé.

### Des prétentions à la Vérité

Qu'il y ait un seul Dieu est la conviction de tout monothéisme. Mais ce Dieu peut-il être atteint par l'homme? Chaque tradition religieuse en propose une approche, et c'est là qu'apparaissent les divergences et les oppositions. Nous devons par conséquent bien tenir à l'affirmation du Dieu unique, mais nous devons aussitôt enregistrer que les manières d'en parler divergent et qu'elles ne peuvent pas toutes se valoir, puisqu'en bien des

points elles s'opposent. Il faut donc exclure une première attitude à la mode en notre époque qui est celle du relativisme: tout ne peut pas être vrai et justifié en même temps; il y a des choix à faire et nous ne pouvons pas nous contenter d'adhérer à la foi qui nous a été transmise par le milieu dans lequel nous avons été éduqués. Il est donc parfaitement légitime que chaque type de foi religieuse revendique sa prétention à la Vérité et il serait faux de s'en scandaliser. Mais cela implique qu'on comprenne chacune de ces fois comme la résultante d'une interprétation. Dès lors, c'est à chacun mis en face de diverses propositions quant à son système de convictions de faire son choix et de prendre ses responsabilités. Mais, comme nous le notions dès le début, un tel choix ne peut pas être arbitraire: il ne peut pas se réduire à une affaire de goût, de caprice ou de convenance personnelle. La foi que l'on adopte doit être mise à l'épreuve de l'expérience, de la critique sociale et, avant tout, de la confrontation continue avec les témoignages qui la fondent ainsi qu'avec la logique qui l'entretient.

### **Le nécessaire compte-rendu de la foi**

Par conséquent, le Dieu auquel je m'attache est celui qui me permet de me comprendre moi-même dans le monde où je me trouve - même si cette compréhension ne va pas dans le sens de mes rêves. Il est celui qui, par là, structure ma vie, me donne la liberté de vivre et de mourir en homme. Si c'est au Dieu chrétien que je donne ma confiance, il faut que je sois capable de rendre compte personnellement de ma foi chrétienne dans la situation présente. Et ce compte-rendu est soumis lui-même à la critique des autres: il doit en tenir compte et être en mesure de justifier ses objections à leur endroit, par l'interprétation du témoignage fondamental en rapport avec le présent de la situation. S'il en est incapable en permanence, c'est la foi elle-même qui se trouve mise en échec et qui réclame son changement. S'il en est capable, la foi ne s'en trouve pas pour autant délivrée pour toujours du devoir de s'examiner elle-même et elle n'a jamais le droit de se croire parvenue à la Vérité: elle a certes la conviction d'être en marche vers elle, d'être, à vues humaines, et selon l'interprétation du témoignage fondateur, le meilleur chemin qui puisse y conduire; cela jusqu'à ce qu'une nouvelle information vienne l'ébranler et la contraindre à un nouvel essai de compte-rendu. La définition de Dieu que propose la foi est donc à recevoir comme une interprétation soumise aux critères de sérieux et de rigueur qui doivent régler aussi la vie spirituelle: en tant que telle, elle est toujours révisable. On ne peut donc qu'accepter qu'il y ait parmi les hommes plusieurs définitions de Dieu: elles nous donnent l'occasion d'un dialogue et d'une ouverture constante qui est nécessaire à la vie-même de la foi. Cela ne veut pas dire qu'on va changer de foi au fur et à mesure des sollicitations: cela veut dire qu'on va mesurer sa foi dans l'interprétation qu'en donne l'Écriture,

en rapport avec la situation présente, sachant que tout demeure toujours révisable.

### **L'itinéraire de la vie spirituelle**

On a peut-être tous le même bon Dieu: il ne peut y avoir en tous les cas qu'un seul Dieu. Mais il faut admettre qu'on n'en a pas tous la même définition, la même compréhension, qu'on n'entretient par conséquent pas le même rapport avec Lui, et cela n'est certainement pas égal. Il peut même arriver qu'on se trouve plus éloigné de certaines manifestations de la foi que des positions d'un athéisme humaniste, parce que le Dieu auquel elles renvoient nous paraît une chimère ou l'envers du Dieu de la tradition chrétienne, qui entraîne une dépréciation mortelle de l'homme.

La vie spirituelle se déroule comme un itinéraire à l'intérieur du système général des convictions et des croyances: chacun ne part pas du même point et les croyants eux-mêmes ne se rassemblent pas sur une seule figure. Dans la vie concrète il est bien probable que nous nous retrouvons souvent à la limite entre deux cases de notre schéma, avec nos arrangements insatisfaisants du moment, hésitant entre plusieurs possibilités, nous efforçant de trouver un équilibre acceptable et attendant la confiance nécessaire pour cet équilibre. Cette confiance peut nous venir de l'affirmation chrétienne: elle nous ouvre alors à la libération du désespoir et à la joie d'entreprendre une nouvelle étape dans l'itinéraire, avec les risques qu'impliquent nos faiblesses et nos fragilités. Mais la foi est confiance envers et contre tout: elle croit que le risque vaut la peine d'être couru puisque Dieu est Celui qui appelle l'homme à cette aventure du dialogue, qui constitue sa véritable dignité. Ainsi la foi critique et paradoxale n'est pas une position qui pourrait être occupée et défendue comme une forteresse. La flèche introduite dans le tableau indique simplement le mouvement normal du système des croyances dans le temps: nous sommes tous en mouvement. Le devenir chrétien nous oriente toujours vers la foi critique sans que nous puissions jamais prétendre la posséder. Mais dans notre vie quotidienne, nous traversons les contrées des mentalités contemporaines, nous réalisons nos propres arrangements: ce qui nous conduit, cependant, c'est l'appel de la foi critique vers laquelle sans cesse nous revenons. Car elle est le principe critique du système des croyances vers lequel nous aspirons et devenons jour après jour des croyants et des hommes.

<b>CROIRE</b>	<b>H</b> (= en l'homme)	<b>n-H</b> (= pas en l'homme)
<b>D</b> (= en Dieu)	<b>D H</b> foi critique et paradoxale	<b>D n-H</b> foi fanatique non-critique
<b>n-D</b> (= pas en Dieu)	<b>n-D H</b> athéisme humaniste humanisme athée	<b>n-D n-H</b> athéisme pratique nihilisme



## Seconde partie LE SYSTEME DE LA FOI CHRETIENNE

### INTRODUCTION

Le système de nos convictions me paraît constituer un des grands problèmes de Théologie pratique dont il n'est que peu ou pas question dans les productions spécialisées.

Pensons d'abord aux difficultés qu'il suscite dans la rencontre des autres et dans les efforts de témoignage. Notre volonté de rendre compte de la foi et d'évangéliser s'achoppe tôt ou tard à de curieux phénomènes de résistance qui ne s'expliquent que par l'existence et les caractéristiques de ce système. Le méconnaître c'est s'engager sur la voie de ces échecs qui, petit à petit, rongent la meilleure volonté pastorale ou tout simplement chrétienne. On en vient ainsi, progressivement, à renoncer à la visée de transmission qui constitue pourtant le coeur reconnu de notre mission. On se replie vers ceux dont on pense qu'ils partagent déjà les mêmes convictions. On prend toutes les précautions pour éviter de s'exposer aux contre-attaques souvent douloureuses dont on peut être l'objet lorsqu'on se risque à afficher ses propres certitudes.

C'est pourquoi il convient ensuite de se retourner sur soi-même pour comprendre ce qui est l'enjeu de nos intentions de convertir. Lorsqu'un argument atteint l'une ou l'autre de nos propres convictions nous nous sentons facilement blessés, en tous les cas émus au delà de toute raison.

Les psychiatres dont il a été question au début de la première partie (Bettelheim, Frankl puis Watzlawick) ont bien démontré qu'une atteinte au système des convictions quel qu'il soit constitue une blessure au plus intime de la personnalité et de son organisation. Il est, par conséquent, compréhensible qu'on y réagisse comme on réagirait à une agression physique et même plus intensément parfois.

Le système des convictions se protège en s'immunisant en proportion d'une part de la profondeur des croyances, de l'autre de leur fragilité. Et là on met au jour une règle générale des systèmes de croyances: leur propension à s'auto-vérifier et à se rendre irréfutables par divers moyens. Le moins étonnant n'est pas de décrypter ce processus même chez les mathématiciens dans l'exercice de leur science: *«Un système de croyances est un système dans le cadre duquel toute observation est faite, et toute assertion énoncée; toute autre considération étant subordonnée à l'entretien de ce système.»*<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Gabriel STOLZENBERG: «Une enquête sur le fondement des mathématiques peut-elle nous apprendre quelque chose sur l'esprit?», in WATZLAWICK et alii, *L'invention de la réalité, Contributions au constructivisme*, traduit de l'allemand par Anne-Lise Hacker, Paris 1988 [1981, 1985], Seuil.

Cette caractéristique générale de tous les systèmes de croyances nous explique la dureté des conflits entre systèmes différents. Nous pouvons ajouter que, dans le domaine religieux, il n'y a, en première analyse, aucune raison de penser que ces conflits puissent être plus anodins qu'ailleurs. Et nous sommes ainsi conduits au coeur du problème: celui de la difficulté du changement dans le système des croyances. Est-il seulement pensable? Bien sûr, nous connaissons tous quelques individus ayant vécu une conversion franche, instantanée, brutale parfois. Mais nous savons aussi que la plupart d'entre eux ont réagi à un bouleversement souvent brusque de leur système par un durcissement proportionnel dans le nouveau. L'expression réservée aux «nouveaux convertis» en témoigne assez dans tous les domaines: politique, scientifique, religieux. Faut-il se résigner à l'idée d'une fatalité de la fermeture des systèmes de croyances? Ce serait assez triste. Car cela voudrait dire notre incapacité assez générale à apprendre vraiment. L'expérience ne servirait jamais à rien. Le dialogue ne conduirait, au fond, jamais nulle part. Même si, d'un certain point de vue le cours des choses semble aller dans ce sens, la réalité n'est pas univoque à ce sujet. Effectivement, les hommes changent et leurs systèmes de conviction supportent des ajustements, des aménagements parfois des révolutions. Mais, dans la plupart des cas, ils ne le reconnaissent pas. Comme si l'on voulait s'épargner de perdre la face à devoir reconnaître qu'on a changé d'idée. On laisse ainsi faire le temps. Mais il est indéniable qu'en dix ou vingt ans on a évolué aussi sur le plan des croyances. Chacun peut s'en faire l'aveu.

La foi religieuse, particulièrement ici chrétienne, implique un changement du système des convictions. Comment apprécier théologiquement les possibilités et les réalités d'un tel changement? Que faut-il viser, que convient-il de penser et de croire, comment ajuster une pratique en face d'un pareil système?

## 1. L'ORIGINALITE DE LA FOI CHRETIENNE

Par rapport aux systèmes de croyances profanes habituels comme peut-être en regard des systèmes religieux, la foi chrétienne me paraît présenter une originalité remarquable par la richesse de ses conséquences pour notre propos. Cette spécificité tient dans la distinction entre la foi comme **don de Dieu** et la foi comme **expression de ce qu'on croit** qui nous vient des théologiens de l'orthodoxie luthérienne. Ils parlaient, en effet, de la *fides qua creditur* (la foi par le moyen de laquelle on croit = don de Dieu) et de la *fides quae creditur* (la foi qui est crue = le contenu de la foi). Tout l'intérêt de la chose tient dans la possibilité de la distinction entre les deux. Elle permet en effet de dire que l'une et l'autre ne se confondent jamais totalement et nous allons voir que cela a de grandes conséquences pour le fonctionnement du système des convictions chrétien.

Dans la catégorie de la foi qui est crue (*fides quae*) il faut ranger toutes les formes d'élaborations doctrinales des plus frustes et élémentaires aux plus sophistiquées. On y trouve donc les simples mots par lesquels le croyant se rend compte à lui-même de ce qu'il croit, aussi bien que les confessions de foi de l'Eglise destinées à être prononcées publiquement ainsi que les traités dogmatiques des théologiens professionnels. La caractéristique de cette catégorie tient donc dans la verbalisation, la structuration de la foi par le langage de l'aveu.

Dans la foi par laquelle on est amené à croire (*fides qua*) il faut voir la confiance pure et inexplicable, souvent paradoxale, par laquelle l'homme se sent attaché à Dieu et à la vie. Elle nous est illustrée par l'Evangile dans ces récits de guérison où nous voyons des gens s'approcher du thérapeute dans la pleine - quoique parfois chancelante - certitude du miracle: «Seigneur je crois, viens au secours de mon incrédulité!» (Mc 9, 24). Cette célèbre parole résulte certes déjà d'une verbalisation. Mais elle exprime effectivement cet élan le plus souvent muet et confus qui croit, sans plus. Les gens qui viennent vers Jésus n'ont pas de confession de foi bien pensée, ni de représentations catéchétiques précises. Ils sont entièrement animés par une confiance irraisonnée, une ouverture paradoxale à la vie et à ses possibilités. La foi comme don de Dieu est tout entière dans cette confiance.

On peut sans difficultés prétendre que la première n'existe que comme réponse à la seconde, même dans les cas où c'est à travers elle - à travers le témoignage d'un autre - qu'on a trouvé le chemin de la foi. Le fondement c'est donc la foi par le moyen de laquelle on croit (*fides qua*). Dans le langage croyant on dira qu'elle est le don du Saint-Esprit, l'événement imprévisible, indiscernable, inexplicable, non maîtrisable. Elle n'est évidemment jamais mesurable de l'extérieur. Par elle, le Christianisme reconnaît l'absolue transcendance de la Vérité: celle-ci ne se réduit pas à une idée, à un dogme dont un individu ou une instance pourraient s'emparer. La Vérité, c'est précisément le don de Dieu manifesté pour tout homme en Jésus Christ: et il ne dépend pas de l'homme lui-même de le reconnaître. Cependant, cette foi-don de Dieu ne va jamais sans un peu, au moins, de l'autre, de la foi qu'on croit. Car son sens et son intention c'est d'imprégner puis de structurer toute la vie: et pour ce faire elle doit impérativement exprimer ce qu'elle vise et ce qu'elle rencontre. La foi comme don de Dieu cherche à se dire.

Laissée à elle-même, la foi-don-de-Dieu serait muette, sans suite et surtout sans cohérence. Elle se réduirait à une sorte d'illumination, à ce qu'on pourrait désigner comme un épisode psychotique peut-être répétitif. Il lui manquerait l'unité d'une histoire.

Sans considération de son fondement, la foi qu'on croit, le contenu de la foi se révélerait comme une abstraction hypocrite, un sac à dogme sans aucune signification pour l'existence.

La foi comme don de Dieu et la foi crue doivent être distinguées mais il faut refuser de les séparer. Car la foi crue, l'élaboration doctrinale structure l'élan de la confiance, le met en durée, le fait entrer dans un devenir.

Les deux aspects de la foi doivent donc s'articuler pour que la foi chrétienne existe. Cette articulation variable dans le temps devrait permettre en principe au chrétien une plus grande ouverture et une souplesse accrue de son système de convictions. Le chrétien devrait précisément pouvoir être cet homme dont les convictions ne constituent même pas le bien ultime et suprême. Au-delà il y a la Vérité qui ne se réduit jamais à une idée ou un contenu de pensée, mais qui s'exprime dans la confiance ouverte à la vie. Celle-ci ne se traduit pas toujours forcément par des croyances explicites et claires. Il peut y avoir, en effet, harmonie ou dysharmonie entre les deux composantes de la foi. On peut même lire son devenir comme l'histoire de leurs rapports. La confiance de base s'apprend et s'éduque dans la dialectique de la *fides qua* et de la *fides quae*.

On connaît bien ces cas où les épreuves de la vie conduisent un être à perdre toutes ses certitudes antérieures, y compris les religieuses, et à n'être soutenu que par une confiance nue, inexplicable qui a peine à se dire. Il se trouve en un état dans lequel il va soit reconquérir, sur la base de cette unique confiance, un nouveau système de croyances soit assister impuissant à la dilution de ce reliquat de confiance et à perdre ainsi la vie. Cependant, le plus souvent on n'accepte pas l'effondrement de ses certitudes - pourtant démenties - et on se cramponne à des formulations artificielles destinées à masquer une perte de confiance fondamentale déjà advenue. C'est alors comme si on n'était déjà mort.

## 2. LE DOUBLE TRAVAIL DE LA FOI

Si cette analyse est pertinente il faudra reconnaître que la foi chrétienne supporte jusqu'à la déconstruction provisoire du système de ses croyances puisqu'elle ne se réduit jamais à lui. La foi ne consiste pas pour l'essentiel à adhérer à des contenus de pensées religieuses: elle tient d'abord en un mouvement de confiance. Les contenus qu'elle se donne sont des façons de dire cette confiance de base; il est parfaitement normal qu'ils varient selon l'expérience et d'un homme à l'autre. La confession de foi officielle a le rôle d'un régulateur du système des convictions par lequel le croyant est appelé à vérifier dans son existence sa compréhension de la confiance qui le soutient. Se confrontant à la formulation traditionnelle de la foi comme aussi au témoignage fondamental, il prend ses distances de son expérience et en opère la critique. La foi chrétienne devrait donc, en bonne logique, être ouverte à l'expérience et au dialogue - donc aussi à l'éventuel démenti de ses assertions - quitte à se revoir continuellement elle-même.

Elle devrait même trouver là le mouvement de son devenir et sa joie. La rencontre des autres devrait donner l'occasion de confronter les convictions et de les revoir.

Or nous constatons pratiquement que le croyant hésite à exposer le contenu de sa foi ou les réticences qu'il pourrait avoir devant certaines formulations officielles et orthodoxes. Les communautés chrétiennes supportent mal ce qui apparaît aux croyants comme des déviations de la norme. On préfère confesser tous ensemble, d'un seul cœur et d'une même voix, le dogme trinitaire faisant mine d'oublier que ce que chacun investit dans les représentations du Père, du Fils et du Saint-Esprit pourrait nourrir l'exposé de sérieuses divergences. S'imaginer sous ces titres l'équivalent de trois êtres animés ou bien n'entendre dans ce même langage que trois façons de parler de Dieu reviennent-ils donc au même? Loin donc de penser que la foi qu'on croit (*fides quae*) puisse n'être que bagatelle, il faut lui accorder assez de sérieux pour en débattre. Cette explication continue avec ce qu'on croit appartient à l'apprentissage chrétien. Si cette foi qu'on croit n'est pas à considérer comme la Vérité-même mais comme une interprétation qui se doit d'être la moins fautive possible, alors l'opportunité d'un débat sans intolérance est offerte. On pourrait même le qualifier d'édification: il consisterait pour chacun dans une élaboration, en dialogue avec d'autres, de sa compréhension de lui-même en référence à la même Parole. Dans cet effort, il viserait à structurer sa foi et son existence en une histoire, en un devenir. Cette histoire et ce devenir définiraient son apprentissage d'homme. L'Eglise chrétienne se doit donc d'ouvrir largement la discussion des systèmes de convictions entre eux. Sa prédication est un appel à la vérification constante, par chacun, de ce qu'il croit.

Il n'est pas dit, cependant, que la proclamation chrétienne doive s'en tenir à la seule *fides quae* (foi qu'on croit). Certes, alors qu'on peut enseigner bien des choses à propos du contenu de la foi, il n'est pas possible de transmettre ni - a fortiori - d'enseigner la foi par laquelle on croit. La foi par laquelle on croit, répétons-le, est un don de Dieu. Cependant, ce don est aussi l'objet d'un apprentissage qui peut être favorisé. Il n'est, en effet, pas suffisant d'annoncer haut et fort que tout homme est le destinataire de la confiance de base. Il faut encore lui donner l'occasion de la vivre. Et cela peut être fait de diverses manières. La façon la plus nette et la plus efficace généralement pourrait consister dans l'offre de structures de plausibilité de cette confiance. De même que les malades de l'évangile ou leurs accompagnants qui viennent se jeter devant Jésus pour réclamer ses secours jouent pour nous le rôle de révéléateurs et de garants de cette confiance de base, de même les croyants et les communautés contemporains pourraient-ils inviter par la manifestation d'une telle confiance les éloignés ou les douteurs à rechercher pour eux-mêmes un pareil bénéfice. A cet effet, il conviendrait évidemment que cette confiance s'exprime d'abord dans la liberté et la disponibilité à la révision des certitudes de la foi des croyants par eux-mêmes.

Les croyants et les communautés pourraient donner l'exemple d'une vie de la foi dans le cours du temps se signalant par la liberté d'interprétation de leurs croyances en fonction des expériences et des dialogues, et en référence à la tradition fondatrice. Ce travail herméneutique n'est pas ce qui transparaît actuellement le plus et le mieux dans l'examen de la vie des chrétiens déclarés. On vit cramponnés à ses certitudes. On craint comme la peste de devoir lucidement renoncer à ce qu'on a pu croire jusqu'ici. La révision du système des convictions apparaît comme une tragédie. Or il est manifeste qu'en général le système de conviction des chrétiens a besoin d'un certain nombre de révisions: bien de ses certitudes se heurtent au démenti des textes bibliques correctement interprétés, de certaines expériences, de connaissances scientifiques, à la dureté de certains faits. Des systèmes de convictions prétendus chrétiens sont simplement devenus obsolètes, désuets. Ils ne permettent plus à leurs porteurs de se comprendre correctement eux-mêmes, de structurer leurs expériences et d'orienter leurs actions.

### 3. CONCLUSION

La particularité de la foi chrétienne veut qu'elle ne se limite pas au système de ses convictions. Les chrétiens peuvent donc s'éduquer à la désobéissance et apprendre les joies de l'interprétation. La grande tâche des théologiens pourrait bien ici consister dans une explication de cette singularité fondée en une lecture de l'Écriture: la foi se joue entre la confiance de base reconnue comme un don de Dieu et l'expression qui en est donnée jour après jour par le croyant, par l'Église, par la théologie. La foi est un devenir et un mouvement dont le moteur est la promesse paradoxale dans laquelle Dieu annonce à chacun que sa vie vaut déjà sa peine, et qui peut susciter et alimenter la confiance de base sans laquelle il ne saurait y avoir de vie. Elle s'éduque et s'entretient par la critique surgie de l'Écriture, des expériences et des autres. Il est vital pour elle de demeurer ouverte au dialogue et d'être attentive à ce qui se dit dans le monde parmi les hommes. Car ni elle ni l'Église n'ont le monopole de la promesse.

Ces raisons font qu'il est vital pour le système des convictions des chrétiens de s'entretenir dans une atmosphère de pluralisme. Personne n'est juge de la foi des autres, et le chrétien doit savoir qu'il peut éventuellement apprendre de tous. Le jeu des systèmes de conviction implique pour une foi paradoxale et critique une ouverture constante vers les multitudes. N'y a-t-il pas une source de confiance dans la reconnaissance que, quant à l'essentiel, nous ne disposons ni pour nous ni pour les autres des pouvoirs nécessaires? L'essentiel, le don vient de Dieu. L'important pour le croyant c'est de rester fidèle à cette confession.







Pour s'abonner aux

CAHIERS DE L'

IRP

s' adresser à:

Institut romand de pastorale  
BFSH 2  
1015 Lausanne

L' IRP associe en un travail commun les responsables des disciplines recouvrant le champ de la Théologie Pratique dans les trois facultés de Genève, Lausanne et Neuchâtel.

Cahiers disponibles:

- Services funèbres et multitudinisme
- Mariages et multitudinisme
- Théologie au féminin
- Confirmation et multitudinisme
- Baptême et multitudinisme
- Cure d'âme et supervision

Prix du cahier: SFr. 4.-

ISSN: 1015-3063